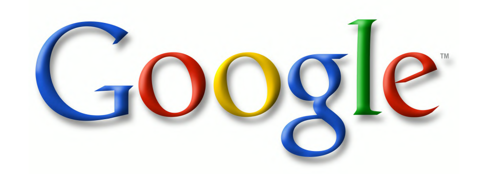


This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

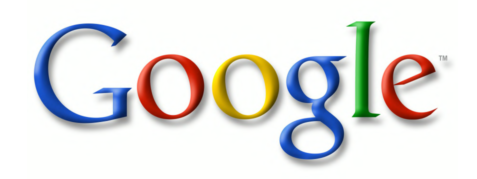
Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at http://books.google.com/



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`


PQ1605
B7
1863





Soleinne 845 qr

£38.
cc 77.

Stored.

(owu)

TRAGŒDIE NOUVELLE

DICTE

LE PETIT RAZOIR

DES ORNEMENS MONDAINS,

EN LAQUELLE TOUTES LES MISÈRES DE NOSTRE TEMPS
SONT ATTRIBUÉES TANT AUX HERESIES
QU'AUX ORNEMENS SUPERFLUS DU CORPS,

Composée par F. Philippes Bosquier, Montois, Religieux en l'ordre
de Sainct-François, en la province de Flandre,

ET DÉDIÉE A

S. Alteze Mon Serenissime Sieur ALEXANDRE FERNÈSE,
duc de Parme, etc.

SOPH. I. *Visitabo super omnes qui
induti sunt veste peregrina*



A MONS,
IMPRIMÉE PAR CHARLES MICHEL.
L'AN 1589.

ISAIÆ

III.

Dixit Dominus : Pro eo quod elevatæ sunt filiæ Sion, et ambulaverunt extento collo et nutibus oculorum ibant et plaudebant : ambulabant et pedibus suis composito gradu incedebant, decalvabit Dominus verticem filiarum Sion, et Dominus crinem earum nudabit. In die illa auferet Dominus ornamentum calceamentorum, et lunulas, et torques, et monilia, et armillas, et mitras, et discriminalia, et periscelidas, et murenulas, et olfactoriola, et inaures, et annulos, et gemmas in fronte pendentes, et mutatoria, et palliola, et linteamina, et acus, et specula, et sindones, et vittas, et theristra.

Et erit pro suavi odore fœtor, et pro zona funiculus, et pro crispanti crine calvitium, et pro fascia pectorali cilicium.

Pulcherrimi quoque viri tui gladio cadent, et fortes tui in prælio.

LES PAROLES DE ISAIE.

CHAP. III.

Le Seigneur a dit : Pour aultant que les filles de Sion se sont elevées, et ont cheminé le col estendu, et alloyent en faisant signes de l'œil et frappoient les mains ensemble, et cheminoient saillant de leurs pieds, et marchoient par pas composés, le Seigneur ostera les cheveulx du chef des filles de Sion, et le Seigneur descouvrira leurs perruques.

En ce jour-là, le Seigneur ostera le ornement des souilliers et les crochez, les coliers, les afficques, les brasselets, les coiffes et les rubens lians les cheveux, les ornemens pendans aux bras, et les chaines du col, les pommes de senteurs, et les templieres, les anneaulx et les gemmes pendantes au front, les vestements que l'on change, les petits manteaulx, et les draps de linge, les aguilles et les mirouers, les chemises de lin, les templieres, et les couvre-chefs. Et au lieu de souef odeur sera puanteur, et au lieu de ceincture un petit cordeau, et pour la chevelure crespelée, la teste pelée, et pour la bende de la poictrine la haire. Aussi tes hommes les plus beaulx cherront par l'épée, et tes forts cherront en la bataille.

L'AUTEUR A SON LIVRE.

SONNET I.

Je voy bien (mon aisné) qu'un désir t'esguillonne,
Et pincete ton cœur, d'aller et de courir
De l'une en l'autre terre, à fin de descouvrir
Les humeurs des pays, et de chaque personne.

Puis donc qu'ainsi te plaist, et que tu m'abandonnes
Tout fraichement esclos ; qu'au lieu de me nourrir,
Parricide avorton, tu me contrains mourrir,
Va-t'en ; mais garde bien les loix que je t'ordonne.

Marchant premierement soubs la crainte de Dieu
Et ne t'adonnant pas aux vanitez d'un lieu,
Assaille les mondains d'une chrestienne guerre.

Et le moins que tu peux, voisine le François,
Craignant que, pour n'avoir leur doulx-sonnante voix,
Tu ne sois plus raillé qu'une vieille guiterre.

[redacted]

SONNET II.

Si quelqu'un du pays recherche en ton enfance
(Comme il peut advenir) beaucoup plus de sçavoir
Que naturellement l'enfant ne peult avoir ;
Et s'il recherche en toy un langage de France ;

Si quelque mal-voeuillant, n'ayant pas l'attrempance
Que tu deviennes viel, faict tout son plein pouvoir
Que tu sois desdaigné, qu'on ne te voeuille voir,
Comme non resentant la françoise eloquence ;

Dy que cil qui t'a faict n'est qu'un simple Montois,
Que jamais il n'entra les fauls-bourgs du Gaulois,
Pour boire en ses surgeons la fontaine françoise ;

Dy-luy que c'est assés, si tu es entendu,
Si tu peus te lancer dans ton but prætendu,
Soit par langue friande, ou par langue montoise.

Spemque metumque inter.

AU SERENISSIME SEIGNEUR

ALEXANDRE FERNESE,

DUC DE PARME ET PLACENCE, ETC., LIEUTENANT ET CAPITAINE GENERAL DU PAYS-BAS PAR LE ROY NOSTRE SIRE,

Paix et prosperité perpétuelle!

Considerant souventesfois à part moy (*mon Serenissime Seigneur*) les vaillances et prouësses heroïcques, ensemble les victoires tres-glorieuses et triumphantes de *Vostre Alteze*, je ne puis sinon que grandement m'esjouir, comme le membre se sent alaigre par la bonne disposition du chef, et ne puis-je sinon que haultlouër et remercier le Dieu des armées de ce que, jusqu'à present, il a tellement favorisé vos estendarts et bannières de la croisade bourguignonne, et empli de si bon vent les voiles et pouppes de vos saintes entre-prises tant par terre que sur la mer, que *Vostre Alteze* peut meritoirement chanter ces mottez musicaulx de David: *Benedictus Dominus Deus meus, qui docet manus meas ad prœlium, et digitos meos ad bellum. Misericordia mea, et refugium meum : susceptor meus, et liberator meus, Protector meus, et in ipso speravi, qui subdit populum meum sub me. Et inimicos meos dedisti mihi dorsum, et odientes me disperdidisti. Hi in curribus, et hi in equis, nos autem in nomine Dei nostri invocabimus,*

...enemis tournans le dos : et as destri
hayoient, les uns en chariots, et les aut
mais nous invoquerons au nom de n
Iceux ont esté liez, et sont trebuchez :
sommes relevez et redressez. Redresse
nous, et relevez de nos ennemis qui de
serroient, et tenoient presque les pied
Dieu jectant dessus nous une œillade de
et regardant les maintiens de *Vostre Altez*
sitez, desquelles estant environnée et co
elle n'a jamais jectée l'ancre de son esper
titude et force des bras de ses soldats,
ferme roche de l'assistance de Dieu, qui
brisée par les entrechocquements des te
mer orageuse de ce monde. Or n'estant
n'esjouir seulement, ny battre d'aise le
cœur en secret, ny de louanger et rend
graces à la majesté de Dieu, pour tant et
conquestes de *Vostre Alteze*, et princip
heureux et bon succès de vostre Estoca
...

ces jours passés nouvellement relevé de ma gesine ennuyeuse, et des angoisseuses tranchées de l'enfantement d'un petit livre (sur-nommé *Le petit Razoir des ornemens mondains*), de la beauté et bonté ou bien du tranchant duquel je laisse le jugement, et la censure aux clair-voyans), je fay present et hommage à *Vostre Alteze* en toute reverence, de mon aisné spirituel, comme jadis mon bon Pere (la memoire duquel sera immortelle pour sa prud'homie, la petite lignée duquel a tousjours esté et sera servante à Dieu, et à Sa Majesté Catholicque) feist hommage dun sien fils charnel pour musicien à la chappelle royale de *Sire Philippes nostre bon Roy*, en tel quel tesmoignage de sa sincere affection. A quoi faire m'ont picqué vivement, et fort esguillonné les discours de commencement de mon livre, pleins de vos louanges, non flateresses, si toutesfois non suffisantes pour les merites de Vostre Alteze, comme je confesse, certes telles, qu'elles porteront à la postérité quelque bon tesmoignage et quelque nouvelle de vos vertus vrayment heroïcques. Je sçay bien que, quelqu'un voyant mon ciré plumage, et contemplant la haultesse de *Vostre Alteze*, jusques au throne de laquelle j'ose me guinder d'un vol avantureux (comme il peut sembler), ne redoubtant les clartés et rayons de vostre gloire, nous fera la grimace et le sourcil ridé, m'accusant d'une præsumption plus qu'Icarienne, et desireux de mon mal, à grands yeulx attendra à l'aventure, que mon plumage dissould aux rayons de *Vostre Alteze*, je soye mis à la mocquerie de tout le monde, pour avoir osé faire hommage d'un présent poëtique et leger à une Seigneurie tant haulte et pleine de majesté requise, comme est celle de

- ...ande de paste cuict
holocaustes.

Et capitur minimo thuris honore
Dieu reçoit pour aggreable la moindre fum
Et que la vefve avec ses deux mailles, au
Redempteur du monde, fait offrande plus
à Dieu, que les riches avec leurs doublons
respond que tant s'en fault que la hauttes
Alteze me donne quelque frayeur ou estonem
ue plustot elle m'encourage et me donne je
l'espoir ou d'asseurance que Vostre Alteze
a volée avantureuse ou presumptueuse. Ca
stoires et sacrées et profanes, je trouve
aps ces præsens poëticques, estant bien est
ement façonnés, ont estés aggreables aux
plus heroïques et de plus haulte marque.
r lieu qui est celuy, tant peu ait-il gousté
es, qui ne sache combien tendrement l'Ilia
, l'histoire de la destruction de Troie, cha
ent par Homère porteguidon de tous
e d'un Archel...

comme religieusement aux rangs des poëtes les plus nobles, les vers et les images des trois poëtes qu'il caressoit, lesquels il n'eust eu en telle reverence si souventesfois il ne les eust revoltés ?

Je passe la faveur d'un *Scipion l'Africain* à l'endroit d'Emnius, duquel il est dict :

Ennius emeruit Calabris in montibus hortos,
Contiguos poni, Scipio magne, tuis.

Je passe les courtoisies d'un *Auguste Cesar* vers son Virgil ; d'un Mecænas, extraict de sang royal, vers son Horace ; d'un *Adrian l'Empereur*, lequel a tant aymé les gens de nostre estat poéticque, que quelquefois il estoit blamé d'excès. Mais qui polroit passer en silence combien ce harpeur et chantre divin, David, le prophète et poëte, a esté chery non des hommes de basse merque, non des plus grands du monde, mais du Seigneur des seigneurs, du Rey des roys, nostre Dieu, jusques à estre merqueté et anobli d'un quartier de noblesse à nul autre, que je sache, qu'à luy jusques à maintenant ottreyé, asçavoir d'estre nommé l'homme selon le cœur de Dieu (1). Laquelle merque, si elle ne rend tesmoignage de l'entierement bon vouloir de Dieu vers un homme, je ne sçay par quelles enseignes, par quelles couleurs ou escharpes l'on polra donner à cognoistre une vrayement bonne affection. Qui ne scait aussi combien les *Syracusiens* ont fait de cas d'un Euripide, en faveur duquel ils ont rendue la liberté, et affranchis certains esclaves atheniens, pour ce seulement qu'ils sçavoient quelque nombre de vers de ce

(1) Reg. 13. Quæsivit Dominus sibi virum juxta cor suum (Davidem F.).

poëte, dont je laisse à penser comment ils eussent caressé l'auteur, puisque les apprentis de ses poëmes estoient tant honorés. Mais je viens à ce que j'espere pouvoir estre bien volu de *Vostre Alteze*, à celuy, di-je, du nom duquel non seullement elle est honorée, mais suyt aussi ou plustôt devance ses victoires et faicts heroïcques, j'entens de ce tres puissant roy des Macedoniens, *Alexandre le Grand*, qui, en plusieurs de ses faicts, a monstré combien singulierement il honoroit et aymoit les poëtes. Car n'est-ce pas (mon Serenissime Seigneur) signe d'une affection très ardante à l'endroit d'un Homere, d'estre tellement jaloux de son œuvre, que de mettre soubs son traversin avec la daghue, allant prendre repos, comme pour monstrer qu'il voloit que sa teste royale servist de bouclier à ce poëte, qu'il souloit appeller (*vel equivalenti voce*) *viaticum belli*, l'appuy de ses guerres et exploits militaires? Quoy! n'est-ce pas un argument grand de faveur singuliere que ce roy, fleurissant en aage et victoires, au mylieu des flots de ses affaires de guerre, estant comme esperdument enamouraché de la lecture de son Homère, monstroit, quand un jour le roy Darius, estant surmonté et ses thresors mis en proye, de toute la richesse royale il choisit un coffret d'or très artistement faict et enrichi de perles, pour y seulement enfermer les escrits de son Homère, et ainsi glorieusement les porter en tous ses exploits et expéditions de guerre, præferant la baghe poëticque aux lames d'or esmaillées de perles les plus exquises? A l'accroissement de la louange duquel faict encore que la ville de Thebes estant à la misericorde et à la proye de ses soldats (plaise à *Vostre Alteze* de lire la caresse d'un tel roy alendroit de nostre

art), il commanda, par edict solennel, que la maison de Pindare, le poëte inimitable de la Grece, fust garantie et saulve-gardée, et en faveur de luy toute sa famille præservée de la rage oultrageuse et fureur des vaincqueurs. D'où je conclus : Puisque tous les grands ou la pluspart d'iceux, et mesme la Majesté Supreme de nostre Dieu ont cheri les poëtes ; qu'aussi *Vostre Alteze tres-misericordieuse*, voire mesmes à l'endroit de ses ennemys, ne desdaignera ce mien petit œuvre et fruict premier qui soit venu en lumiere, de ma poësie françoise : Et que je n'ay occasion de m'estonner pour les calumniateurs de mon vol comme trop avantureux. Joinct aussi que j'espere que, comme le nom d'Alexandre et de Grand, et les vertus et proüesses d'iceluy reluysent très clairement, ou plustot sont enrichies et illustrées des rayons, et de la splendeur de *Vostre Alteze*, ce poinct ne manquera, sinon de cherir ce petit fruict, pour le moins de le recepvoir sans indignation (comme estant præsenté en hommage et recognoissance telle quelle de votre principauté) pour le couvrir avec son auteur, non d'un coffre de lames d'or fleurdelisees de perles, mais seulement du manteau de vostre faveur et protection contre les mesdisans. Aussi (ce que je prie à genouls pliés et mains serrées aux pieds de *Vostre Alteze*) pour obtenir, puisque ny pour predications ny discours quelconques, un tas de mondains, contre lesquels ce mien petit enfant lance ses javelots, ne retranchent leurs ornemens et parades du corps trop superflues maquerelles et couratieres de mille paillardises, que par edits ou aultres bons moyens concernans ceux seulement qui oultrepassent les bornes de leur estat, quel qu'il soit, ils soient forcés de vos justes rigueurs à

2

ADMONITIO AD LECTOREM,

SUMPTA EX QUADAM VETERI IPSIUS AUTORIS PAROENESI.

Lascivos fugito, me dissuasore, poetas
Qui vix digna legi Laïdis ore, canunt.
Carmina nemo potest tuto legisse Tibulli,
Vel tua, cujus opus, pulchra Lycoris, erat.
Cui potuit lecto mens casta redire Catullo?
Vel cui materiam pulchra Corynna dedit?
Non teneat pueri lascivus Horatius aures,
Quando nescio quid carmine molle sonat
Et malè casta canit blandi ille Propertius oris,
Cui sua plus æquo Cynthia chara fuit.
Denique, ab antiquo multi veteresque novique,
Non mihi sat castæ simplicitatis habent.
Contigit his, fateor, lingua aurea vatibus; illam
Sed malè carnales involuere luto,
Quid jubeam, ut fugias Galli numerosa Philippi
Carmina, cui curæ pulchra Diana fuit?
Sunt tua sunt, fateor, Ronsarde, poemata Phœbo
Invidiosa quidem, Pieridumque choro :
Tu mihi Gallorum princeps, et gloria vatum :
Egregièque sonas carminis omne genus.
Sed quia carminibus Cassandra frequentius illis,

... ...cum castos pulchro de ca
« Tota mihi flocci, tota poësis erit.
Non Deus hos afflat, non illo agitante
Qui nisi, carminibus, furta pudenda
Est furor, æthereis sed non de sedibus
Sedibus infernis spiritus ille venit.
Turpe, quod in turpi facundia perditur
Quod fœdo inficitur splendida gemma
Aurea vena datur, non ut cantemus amo
Formandis animis aurea vena datur
Si quid molle sonant mea scripta latina
Gallica ; ceu viso (Lector) ab angue, fu
Nostra pudicitiam quia vita professa, pud
Hic tibi nostra sonat Gallica Musa mod
Si non quo cecinit gravis ille Salustius or
Gallicus : ut cecinit, sic ego sacra canc
nvida quod nobis bella, et fortuna fueru
Nunquam trita meo Gallica terra pede.
atus in Hannonia, Montanæ filius urbis
Non possum patrio non nisi more loqui
e tamen ...

AU LECTEUR BIENVŒUILLANT

SALUT ET PAIX EN JESUS-CHRIST !

C'est la sentence de Platon le philosophe divin, r'apportée par le prince des harangueurs de Rome, au livre premier de ses Offices, que l'homme n'est pas seulement né pour soy, mais aussi, partie pour le bien public de son pays, partie pour ses parens, partie pour les amys acquis. *Non nobis solum nati sumus* (inquit), *ortusque nostri partem patria vendicat, partem parentes, partem amici* (1). Et selon les Stoïciens, toutes choses naissantes sur la terre sont créées, et rebourgeonnent pour et à l'usage et proffit des hommes, mais les hommes sont nés pour les hommes ; *ut ipsi* (inquit) *inter se, alius alii prodesse possent*, affin que, par ensemble, ils peussent proffiter et faire service les uns aux autres. De laquelle sentence des payens, si je trouvoy razez les noms de ses autheurs, je la cognoistrois digne d'estre enfantée d'un chrestien, pour la resemblance vive qu'elle a avecq la doctrine catholicque. Car qu'est-il autre chose dict au chap. 2 de la Genese, où nous lisons : *Non est bonum*, etc. Il n'est pas bon que l'homme soit seul,

(1) Cic. 1, Off., circa princip.

forgeons lui quelque ayde semblable à lui. Et en l'Ecclesiasticq : *Mandavit illis unicuique de proximo suo;* c'est-à-dire : A chasque d'iceux il a recommandé son prochain. Qu'est-ce autre chose, sinon que chanter au ton des platoniciens et stoïciens, et dire que nous ne sommes pas nés seulement pour nous, mais aussi pour l'utilité du prochain ? Or voyant cela estre tres-raisonnable et digne d'observance, comme naturel, et comme commandement de la majesté de Dieu, sachant aussi bien que cela s'estend et aux secours corporels et aux spirituels, je me suis donné de la peine beaucoup, pour sçavoir en quoy je pourroy satisfaire à ce decret. Mais voyant que les œuvres de charité et miséricorde corporelle, ne se pouvoient bonnement exercer par moy, pour estre retenu par la bride et le mord d'une religion tant pauvre et evangelicquement estroite, comme est la nostre de ce bien-heureux colonel S. François, je n'ay trouvé meilleur moyen de m'acquiter de cest charge, que de m'estudier aux œuvres de miséricorde spirituels. Entre lesquels le plus noble et plus remarquable m'a toujours semblé : d'enseigner les ignorans, reconduire les desvoyés, servir de guides aux aveugles et escartés de la carriere et chemin droit de la vertu. Et ce pour trois raisons principalement. L'une, pour la dignité et haute excellence de la besogne ; l'autre, pour le bien souverain qu'en reçoit le prochain : finablement, pour la grandissime recompense qui est promise à tel ouvrier par celuy qui est excessivement plus liberal et magnificque en ses dons qu'en ses promesses. Car premièrement si, selon les philosophes, les mouvemens et actions humaines sont merquetées et enrichies de tiltres et noms tant plus

honorables et magnificques, que le blanc et le but où elles tendent est de plus grande magnificence, de qui sera l'entendement tant subtil, qui pourra concevoir, et de qui sera la langue tant bien disante et doux-coulante, qui pourra assez hault-loüer l'œuvre d'un chrestien, qui ne guigne et ne tend à autre but que purement au changement et à la conversion des pecheurs destournés du chemin droit? Quoy cognoissant, Monsieur S. Denis, theologien principal entre les Grecs, disait à bon droit : *Omnium divinorum divinissimum est Deo cooperari in reductione animarum ad ipsum*. De toutes les actions humaines ressentantes quelque divinité, la plus noble et la plus divine c'est d'assister Dieu (si ainsi nous pouvons parler) à convertir les ames esgarées et vagabondes par les monts et vallons de pechez, au Createur, qu'elles ont delaissé. Au ton duquel s'accordant, Monsieur S. Gregoire dict que le sacrifice très-agréable à Dieu, c'est d'avoir une saincte jalousie sur la beauté des ames, un desir flamboyant de la pénitence des abusez. Car si, selon S. Bernard, celuy qui retire du chemin droit un chrestien rançonné et rachepté par le sang noble du Redempteur, par conseil mal-heureux, par exemple mauvais, par occasion de scandale, creve plus le cœur au Redempteur, et le persecute plus vivement que le juif qui l'a percé de ses lançades, et chargé de ses bastonnades, et luy a araché par violence de playes, son sang virginal de ses entrailles ; quel sacrifice, quel holocauste, quel encens, quel présent, quel hommage lui polroit estre plus agreable et doux-flairant, que par bonnes exhortations, par vie exemplaire, par enseignemens vertueux, remettre en la rangée et en roulle de ses esleus ceux qui s'en estoient

...... ou le sang du Re
d'un pecheur, oseray-je deboucher
diray, pour ce que le pecheur en pol
reroy l'ame pecheresse, avant que l
teur. Car luy mesme nous l'a ensei
l'espandant largement pour le ranç
tous. Fay donc une conclusion avecq
plus divin ne se polroit practiquer pa
vie mortelle, que de montrer les c
vertu aux desvoyés. L'homme est co
pense ; jamais ou bien peu souvent,
en terre, pour entrer en barriere et
voit la recompense et le prix pendant
figure de quoy ce valeureux champi
berger, s'apprestant de combattre et
de chair (ainsi l'appelle S. Jean Chris
Pierre de Ronsard) je di ce grand Gol
pital du peuple de Dieu, demandoit de
seroit guerdoné celuy qui vaincqueur
le ferait culbuter en terre, et lui mes
pieds. Et ...

luy en estoit promis. Dequoy n'estant ignorant l'affronteur de nos devanciers et premiers parens voulant les amorcer à offenser Dieu, il promit pour recompense : *Aperientur oculi vestri; et eritis sicut dii scientes bonum et malum.* Vos yeulx s'ouvriront, et serez comme dieux sachans et le bien et le mal. Et tentant d'affronter la sapience divine, de perdre le Saulveur du monde, meurtrir la vie, faire desvoyer la voye, faire idolatrer celuy qui estoit vray Dieu, il luy promettoit les royaumes qu'il voyoit, si courbant les genouls il l'eust volu adorer. Or donc puisque l'homme est tant convoiteux de recompense en toutes ses actions, de quelle promesse polrons nous affriander et amorcer les desgoustés de prescher par vive voix ou d'escrire contre le mal et pour le bien? De nulle autre plus grande que de celle qui leur promet quelque manteau pour couvrir la multitude de leurs pechez ou bien d'avoir remission des pechez veniels et ordinaires, relaxation totale des peines et vengeances deuës aux mortels, ou amoindrissement, selon la ferveur et l'ardeur de leur affection, et la multitude de leurs sueurs. Heureuse recompense, mais plus heureuse celle de laquelle parle Daniel le prophete, en la fin de sa vision, où il dict que les justes seront reluisants comme les estoilles, et les sages comme le firmament.

En quoy se monstre la difference qu'il y a entre la juste et saincte rusticité, et entre la justice bien lettrée; les uns estant parangonnés et comparés aux estoilles, les autres au ciel. Mais c'est la verité hebraïcque que je veus produire, qui dict (selon le rapport de sainct Hierome) : Les sages et bien-entendus reluiront comme la splendeur du firmament; et ceux qui en instruisent beaucoup en la

justice, comme des estoilles eternellement. *Qui docti fuerint fulgebunt quasi splendor firmamenti; et qui ad justitiam erudiunt multos, quasi stellæ in perpetuas æternitates.* Oultre plus, si tu veus estre au rang des plus estimés et des plus grands du royaume des cieux, ne te contente d'estre seulement obeissant aux loix de Dieu, mais ensemble efforce toy d'enseigner les ignorans, et tu y seras infailliblement, le Redempteur t'en donnant lettres d'asseurance, disant : *Qui fecerit et docuerit hic magnus vocabitur in regno cœlorum.* Celuy qui accomplira les commandemens (notons comment il parle) et qui enseignera aussi les autres, sera appellé grand au royaume des cieux. Et si tu desires humainement d'estre honoré entre les bons, escoutons un sainct Paul à son disciple Timothee : *Qui bene præsunt præsbyteri duplici honore digni habeantur : maximè qui laborant in verbo et doctrina.* Les prebstres louablement s'acquittans de leur presidence et superiorité sont dignes de double honneur, principalement ceux qui s'employent en predications et enseignemens du prochain. Pour l'amour de Dieu donc premierement, pour la noblesse et gentillesse de la besoigne, et pour les biens qui en decoulent, tant à celuy qui la manie, qu'à celuy pour lequel elle est exercée, je dis que j'ay tousjours, dès mon tendre aage, desiré d'une saincte ambition, de travailler en ce mestier, tant par l'outil de la langue et de la vive voix (selon les petites graces que Dieu m'a prestées) que par la plume, autant qu'il plaist à Dieu, distributeur de tous dons parfaicts, de la favoriser et de la conduire. Et ce affin que, comme de deux mains, je besoignasse en la vignoble de mon Seigneur. Or, ayant souventesfois considéré de près à

part moy, à quoy j'attaqueroy premierement le taillant de ma plume, et en quel combat je feroy l'essay et la preuve de ses forces à l'honneur de Dieu, et à l'utilité plus grande de mon prochain : je n'ay trouvé vice plus necessiteux d'estre piqué et cauterisé vivement que celuy qui regne maintenant presque par tout le monde, je dis *l'excès en ornemens du corps, qui me semble estre la source, la racine, la semence, la goulfre, ou* (je ne sçay de quels blasons et cartiers je doy le merqueter) *plustost l'abysme de toute iniquité, cause de paillardise, cause de rapines, et des trafficques tromperesses, cause de la pluspart des tailles chargées sur nostre dos, et cause des guerres et pauvretés qu'endurent les bons avec les meschans*, lesquels Dieu, par tels fleaux, veult escumer de telles vanités et superfluités, comme en partie je le feray toucher du doigt aux mondains en ceste nostre tragœdie nouvelle. Je me suis souhaité souventesfois la vehemence chrestienne d'un Chrisostome et sa bouche dorée, la chaleur et valeur d'un Demosthene, ou plustot d'un sainct Hierosme, Ciceron des chrestiens, pour fouldroyer et tonner contre ce vice selon qu'il le merite, et prie le Seigneur Dieu de mettre les feus et les flammes es bouches de predicateurs, pour valeureusement et d'une langue cauterisante s'escarmoucher en leurs chairres contre ces vanités. Et ne suis-je de rien presque plus desireux que d'avoir la langue doulx-coulante de certains escrivains françois de nostre temps, tant orateurs que poëtes, affin que de tous costés j'assaille ce vice (la detestation duquel me doibt estre hereditaire, à moy, di-je, venant de parens, mais principalement d'un pere d'heureuse memoire, vrays haineurs de toute vanité), nonobstant que, de cette matiere, com-

bien divinement traictée qu'elle fust, les mondains diroyent entre les dents : *Durus est hic sermo, et quis potest eum audire?* Ces propos sont de dure digestion, et qui est-ce qui les peut escouter? Et à l'adventure non-seulement ils gronderoient entre leurs dents sur tel ouvrage, mais aussi d'une haine ou secrette ou publicque, ils persecuteroyent l'ouvrier, et chasque des mondains (je parle des obstinés) diroit les parolles d'un Achab contre Michée le prophete : *Ego odi eum quia non prophetat mihi bonum, sed malum*. Je le hay pource qu'il me prophetise le mal et ne me pronosticque rien de bien. Tant a tousjours esté veritable, et principalement ce jourdhuy, la sentence populaire : *Namque hoc tempore obsequium amicos, veritas odium parit* (1). Maintenant le complaire engendre des amys, mais la vérité enfante les ennemys, comme les hystoires tant sacrées que profanes nous le tesmoingnent assés, et beaucoup mieux l'experience. Neantmoins, je diray avec le prophete Michée : *Quodcunque dixerit mihi Dominus hoc loquar*. Ce que je seray poulsé de dire par la violence des inspirations divines, bannissant de moy toute crainte desordonnee, et donnant place à mon enthousiasme, je le diray franchement. *Aperiendum vulnus est et secandum et putredinibus amputatis medela fortiore curandum. Vociferetur et clamat licet, et conqueratur æger impatiens per dolorem gratias aget postmodum cum senserit sanitatem* (2). Il fault ouvrir et tailler la playe et, les pourritures retranchées, il la faut reguarir d'un medicament fort et picquant. Hurle,

(1) Terent. in *Andria*, act. 1, scena 1

(2) D. Cypri ser. 5 De lapsis ante medium.

rie, face ses complaintes le malade impatient par ses ouleurs, tant qu'il voldra, cy-apres rendra-il actions de races, ayant receuë sa guarison. Mais apres tout, oyant que ny pour prædications quelconques, quoy u'elles soient vehementes et frequentes et bien troussées, y pour tant de discours d'orateurs, tant latins que franois, le bandeau d'ignorance ne se retire des mondains, et u'ils font comme la sourde oreille, et ont un aveuglissement volontaire à tout ce que dessus, il m'a semblé bon, our plus vivement leur graver au cœur telles invectives, e traicter ceste matiere tragicquement; et representer ux yeulx, et non seulement aux oreilles, par personages, le couroux de Dieu, qui, au vray dire, me peut embler avoir prins la cause principale de son embrazeent, de ces vanitez d'accoustremens et ornemens de nos orps, avant-courriers de paillardise; et ce en poësie tel ment quellement françoise, affin que, par la doulceur et elodie d'une rithme riche et opulente, selon mon petit ouvoir, ils se laissassent heureusement endormir *ad ocem venefici incantantis sapienter*, à la voix d'un charteur enchantant sagement. Car la butte de mes vœux n'a mais esté de chatouiller seulement et flatter les oreilles a populace, ou de luy servir de plaisanteur, mais sachant ue, comme dit Horace en son *Art :*

Omne tulit punctum qui miscuit utile dulci,
Lectorem delectando pariterque monendo,
Hic meret æra liber Sosiis, hic et mare transit,
Et longum noto scriptori prorogat ævum.

C'est-à-dire :

Le livre, qui bragard va livrant la bataille
Aux pecheurs escartés, d'une picquante taille,

Meslangeant sagement quelques traicts de doulceur,
Æternise son maistre, et peut vivre en honneur.

J'ay voulu tellement manier ce baston de Poësie Françoise, que sa doulceur musicale donnast quelque plaisir honneste, et que cependant comme furtivement et à la desrobée, mes invectives s'escoulassent jusques au cœur, et l'aigreur des justes reproches, amortie par la douceur emmiellée de la rithme, ne luy semblast si piquante. Je me suis donc efforcé de faire ce que dict l'auteur dessus nommé :

Simul et jucunda et idonea dicere verba,
Bien parler et admonester utilement.

Si toutesfois par la haultesse de sentences je ne contente assés (comme je crain) les yeulx de quelques censeurs trop facheux, et Aristarques trop oculatifs, ou si je ne gazouille assés doucement aux oreilles chatouilleuses et trop délicates de quelque juge françois, je leur prie tres-humblement de vouloir m'advertir pour m'amender, non point s'escrier en derriere, pour me diffamer, et d'avoir souvenance qu'aucunes foiz les tendons d'un Luth ne donnent le son grave que nous leur demandons ; et la fleche descochée des arciers les plus adextres, quelquefois se destourne du blanc, par quelque soufflement, et les fredons d'une voix humaine ne coulent si nettement ou si vistement que le chantre les veult desgoiser, pour quelque rouillure de gorge ; et que ce grand Homere sommeille quelque fois. Mais laissant ce que je crains, je retourne à ce que j'espere, c'est (amy lecteur) que s'il vous plaist vous approcher de ce mien Theatre Tragicque sans affection quelle qu'elle soit, j'espere qu'il

vous donnera je ne sçay quel grand contentement, par je ne sçay quoy, que je ne sçay comment appeller, et qu'estant je ne sçay comment amorcé de ce livret, vous le feuilleterés plus d'une fois avecq complaisance (*principalement la harangue du F. Mineur, laquelle surtout je recommande*). Que si je voy ceste escarmouche, et ce mien premier assault contre les vanités des ornemens du corps, avoir rabattu quelque peu la corne et la grandeur du Monde, et que par ceste essaye je t'aye donné quelque contentement, j'espereray d'oser mettre cy-apres le pied en terre au descouvert, et choquer en bataille rangée, et non en embuscade contre ces mondains et desployer mes enseignes en plaine campaigne plus hardiment et plus heureusement. Faisant fin (amy lecteur) je vous recommanderay à la grace de Dieu,

Me recommandant affectueusement à la vostre

F. Philippes BOSQUIER,
Montois.



Emperiere du Ciel, qui sans tache conceuë,
Sainctement enfantée, as mis à nostre veuë
L'invisible Æternel, fay que le Sainct-Esprit
Me face heureusement enfanter cest escrit,
Qui comme ton Enfant conceu par sa puissance
Puisse aigre-doulx reprendre un vice en asseurance.



ARGUMENT DE TOUTE LA TRAGŒDIE.

L'invincible Guerrier, l'indomtable Gent-d'arme
Maillé des Huguenots, ce chrestien duc de Parme,
L'Alexandre tres-grand, qui n'ayant son pareil
Au combat martial engrave au front du ciel
Un bon nom pour tousjours ; par la cœleste grace,
Et non pas en faveur de sa tres-haulte race,
Choisi sur ces pays lieu-tenant pour un Roy
(Qui vraiment Catholic, combattant pour la foy
Les mutins Orangés, hasarde sa couronne
Pour le repos public, pour l'Eglise de Rome),
Se gesne et se martyre, en cerchant les moyens
Pour r'abattre l'orgueil d'un tas de faulx chrestiens,
D'un tas de refondus apostats de l'Eglise,
Pensant et repensant comment son entre-prize
Se polra accomplir, sans qu'un pénible faiz
Soit chargé sur le dos des bons non contre-faicts.

Mais, helas! ce pendant un bribeur populace,
Un trouppeau de mondains venant de pauvre race,
Ne pesant les regrets, les sanglots et soupirs,
Les maulz de Son Alteze ; ivroigne en ses plaisirs,
Se donne du bon-temps au my-lieu des tempestes,

[redacted]

Trepigne, cabriole, au doulx son des trompettes
Aux traits des violons, aux fredons des aubois,
Accordant d'art, sans art, sa musicale voix,
Employant, mal-heureux, le peu de sa finance
Aux pompeux ornemens des paillardes de France
L'argent de pied en cap va luysant brandonner
Au loing d'un vestement; mais s'il en faut donner
Trois ou quatre tournois pour r'abattre la corne
D'un rebel Huguenot, sa face en devient morne,
Il s'appallit de peur (*je parle des Mondains,*
De ces jeunes bragards, hommes non masculins,
Qui vont s'effœminants par exquise purure,
Et des dames qui vont desmentant leur nature).

Cependant l'Eternel escoutant les regrés,
Les affaires cuysantes qui de pas en degrés
Præsentent l'escallade au cœur de *Son Alteze*,
En voyant que le monde en parfin le delaisse,
Se dœuille, se complainct, se resould tout en pleurs
Præ-voyant, comme Dieu, nos prochaines malheurs,
Et contre nos grandeurs se creste et se tempeste,
Et bracquant ses canons pour nous rompre la teste,
Nous veult tous renverser par un ange Herault.

Pendant-ce, par pitié, quelque Dame d'enhault,
Priant qu'un Huguenot, qu'une bande masquée
De chrestiens reniés soit plustot attaquée
Des traits de l'Eternel, va, courbant les genoux,
Pensant saulve-garder un sien peuple des cous.

Mais helas! la grandeur, la vaine gaillardise

De ce peuple pompeux de plus en plus attise
Et va enflamboyant la cœleste colere,
La forçant d'eslancer sa hurlante tonnerre.

Mais la Vierge-Emperiere, allante à joinctes mains
Aux pieds de l'Eternel, en faveur des humains,
Amoindrit le couroux de la Majesté saincte.

Un tas de Huguenots sans amour et sans crainte,
Cependant, advertis d'un faulx je ne sçay quoy,
S'assemblent machinants contre nostre bon Roy
Un dessein malheureux. Puis par la vierge Mere,
L'éloquent harangueur d'une chrestienne guerre
Contre ces grands estats, brusque, s'escarmouchant
De taillade et d'estoc, de poincte et de tranchant,
S'efforce d'amoindrir l'exces de gaillardise,
Courtier d'actes charnels, tison de paillardise.

L'un le lou' haultement, et l'autre effrontément
S'en raille à pleine gorge, et n'y met changement.

Donc le Pere Eternel (qui trainoit sa vengeance,
Et marchoit à longs pas rebridant sa puissance,)
Voyant et l'Orangé poursuyvre ses desseins
D'un courage aveuglé : d'aultre part les mondains
Demeurer obstinés ; par sa haulte puissance
Tirant un bien d'un mal, permet qu'il encommance
A r'assouvir sa rage. Ainsi donc relaschez,
Ces mastins Huguenots sont bourreaux de pechez,
Robbants à nostre Roy et l'une et l'aultre place,
Pour la pompe et grandeur d'un mondain populace.

Dieu { le Pere, le Fils, Redempteur d le Saint-Esprit. }

La benite Mere et Vierge Mari

L'Ange, Ambassadeur de Dieu.

Saincte Elysabeth, fille du Roy

Sr Alexandre, Duc de Parme, et

Tous bons Vassaux du bon Ro parlant pour tous.

Le camp de Monseigneur le D parolles.

Le Preud'homme.

Sa femme

Le grand Commandeur
Le 1er Colonel
Le 2e Colonel
Un Capitaine
Quelques soldats
} des Her

Le bragard pompeux.

La dame pompeuse.

TRAGOEDIE NOUVELLE

DICTE

LE PETIT RAZOIR

DES ORNEMENS MONDAINS.

ACTE I. — SCENE I.

ARGUMENT. — Son Alteze n'estant ignorante de la charge qu'il y a au gouvernement du trouppeau de Dieu, monstre que vrayement il n'a désiré ambitieusement son estat, et se resignant à la volonté de Dieu, luy demande conseil, reçoit commandement de redresser la Foy Catholique.

Entreparleurs : Le Duc de Parme. Le Redempteur du Monde.

LE DUC DE PARME.

Mon Seigneur et mon Dieu, est-il donc arresté
En ton conseil privé, qu'en ce temps infecté
D'une paillarde peste, en ce temps lamentable
Enyvré jusqu'au bout du breuvage execrable,
Qu'un Luther apostat brasse de tout costé !
Faut-il las ! ô Seigneur ! est-il donc decreté,
Qu'en ce temps mal-heureux tant comblé de miseres,
Si fourré de combats, si plein d'estranges guerres,

Que sur le Pays Bas, pour le bien de la foy,
L'on me vienne establir Lieu-tenant de mon Roy?
Si tu le veus (Seigneur), ta volonté soit faicte,
Donne moy donc moyen de calmer la tempeste.
Permettray-je aux subjects de flotter à tous vents?
De vivre en liberté, suyvre leurs propres sens?
Chanceller et bransler, ainsi que le feuillage
D'un chesne combattu par la bizante rage,
De deux vents ennemys? tantost se maintenir,
Disciple de Luther? tantost se contenir
De la foy d'un Calvin? tantost d'OEcolampade?
Tantost de Melanchton? tantost de Carolstade?
Saulter diversement de l'une à l'aultre foy?
D'un maistre à l'aultre maistre? et d'une à l'aultre loy:
Ainsi que le harpeur qui, d'une main legere
Bataillant sur le luth, de la chorde premiere,
S'escoule à la dernière, et jamais arresté
Ne pause sur un nerf?

LE REDEMPTEUR DU MONDE.

Va, je l'ay decreté,
Va, di-je, ne crain pas, jecte ton esperance,
Et l'ancre de ta nef au fond de ma Puissance,
Je suis ton defenseur, je suis avecque toy.
Or donc premierrement redresse moy la foy,
Fondement principal et la roche premiere
Du sacré batiment, la premiere carriere,
La trace, qu'il convient ensuyvre dextrement,
A celuy qui prétend d'attendre heureusement
Le comble de tous biens. Je veus que tu rebride
Un tas de *libertins* qui sans maistre et sans guide,

Suyvans tous leurs plaisirs, ont en contemnement
Ma foy, ma loy de paix, et chatouilleusement
La tournent à leur post. Retranche-moy, retranche
La racine du mal, si tu veus qu'il s'estanche.
Quiconque veut tarir le flus ou le reflus
D'un torrent dommageable, il retranche sans plus
Ses surgeons, ses ruisseaux, sa source et sa fontaine;
Et quiconque voldra la ruine soudaine
D'un palais menaçant du front le firmament,
Il tasche d'esbranler le pied du fondement.

ACTE Ier, SCENE II.

ARGUMENT. — Icy le duc de Parme se resould d'accomplir la volonté de Dieu.

Entreparleurs : Le duc de Parme, l'Assemblée des bons.

LE DUC DE PARME.

Puis donc que de mon Dieu la supresme haultesse,
La Majesté du Roy avecques sa noblesse,
M'a faict en ces païs son premier lieu-tenant;
Sus donc, sus, viste-viste il me fault maintenant
Tout couvrir d'estandarts la mer et la campaigne.
Maintenant je tiendray la couronne d'Espaigne
Sur le chef de mon Roy, et principalement
Le droit du Tout-Puissant, que trop folastrement
Un rebel alemand, une anglaise louvesse,
Un Luther affronteur, faulseur de sa promesse,
Taschent par tous moyens, de ravir et d'oster
Par faulx enseignemens, pour se faire accoster

De son peuple esclavé, mantelants d'un ombrage,
D'un nom de liberté leur barbare courage.
Je ne permettray pas qu'entre mes Brabantois,
Qu'en Haynault, qu'en la Flandre, en Namur, en Artois,
Ny qu'en tout le pourpris de la riche Hollande,
Qu'en nulle des cités du cartier de Zelande
(Vive Dieu et mon Roy !) l'on hume la boisson
Qui cache soubs son miel la mortelle poison.
S'un tas de prædicans l'ont versé par la France
Ou sur les Alemans, aydés de la puissance
De gens je ne sçay quels, qui par trop chatouilleux
Desmarchans des sentiers de leurs fidels ayeulx,
Se sont rendus bastards de l'antique noblesse,
Se laissans endormir d'une vois piperesse
De nos nouveaux renards, je ne souffriray pas,
Tant que j'auray ce poing armé de coutelas,
Que ce pesteux venin, ce poison d'hérésie,
Ce serpent, ce dragon, loge en la fantaisie
Et cœurs de mes subjects : plustot le firmament
Iroit escrevissant, et ce bas element
Deviendroit estoillé, et plustot en sa source,
L'Euphrate reculant retourneroit sa course.

TOUS BONS VASSAULX DU ROY, OU L'ASSEMBLÉE DES BONS, OU QUELQUE BON VASSAL DU ROY POUR TOUS.

Pleust a Dieu qu'ainsi fust ! Avance donc, avance
Ta genereuse main. Que reste-il plus ? commance,
Commance a la bonne heure, et ne crain le courrous
Des humains potentats, car si Dieu est pour nous,
Qui polra resister ? Je te jure, mon père,
Par celuy pour lequel tu feras ceste guerre,

Tant que du Tout-Puissant la saincte volonté
Maintiendra en ce corps la force et la santé,
Voy-la le bras, la main, la flamboyante espée,
Qui du sang ennemy rougissante et trempée
Bataillera pour Dieu, pour le Roy et pour toy.
Encontre ces mutins, vrays fleaux de mon Roy.

LE DUC DE PARME.

Sus donc, appelles moy les maistres des provinces,
Les barons et marquis ; les comtes, ducs et princes,
Me soient tous appellés, pour matter ces mutins,
Qui veldront se crester, et vivre en libertins.
Aussy que tous soldats, et tous braves gens-darmes,
Me soient cy ramassés flamboyans en leurs armes.

ACTE Ier. — SCENE III.

ARGUMENT. — Icy le bon le duc de Parme declare à toute son armée ses entre-prises; les bons du Pays-Bas luy presentent quelque nombre de deniers en avancement de la guerre ; luy tasche de supporter les bons, respond aux objections contre ses entre-prises.

Entreparleurs : Le duc de Parme. Tous bons vassaux du Roy.

LE DUC DE PARME.

Messieurs, je ne vous veu cacher mon entreprise,
Pour l'honneur de mon Roy, beaucoup plus pour l'Eglise.
C'est que, voyant à l'œil bourgeonner et germer,
Au champ de ces pays, un jetton tres-amer
Que plante à la cachette une trouppe rebelle,
Meurtrière de la foy, sanguinaire et cruelle,
Semence du serpent, je voy qu'il est besoing
De prendre le bouclier, le coutelas au poing,

Affin, di-je, messieurs, que ce
Soubs l'estendart duquel l'hær
Puisse une fois sentir quelle e
De ceux qui, se fiants en leur p
D'un esprit fretillard, brouillar
Osent braver leur Roy et le Pr
S'il a affrontés ja les forts de m
Et s'il a ja franchis les ports d
Nous avons les canons pour br
Pour rompre et defflanquer les
Je seray le premier volant en la
Recognoissant ses flancs, ramp
Je pri'rays humblement la Maje
Qui comme mon ayeul est boucl
Qu'il paye mon soldat tout au lo
Qui bien payé combat d'un plus

TOUS BONS VASSAULX DU ROY T

Nous volons avancer aultant de
Les tirants du recueil de tous no

De Christ, fut achepté de toute la substance
Du marchant trafficqueur. Nous sçavons par trop bien
Qu'il ne fault, pour la foy, pardonner à son bien,
Puisque mesme au besoing, il fault estre prodigue
De son sang, si jamais ceste pesteuse ligue
De nouveaux libertins nous venoit à saisir,
Nous menaçant la mort, plustot qu'à leur plaisir
Renier nostre foy.

LE DUC DE PARME.

Mais s'il estoit possible
De trouver les moyens qu'un fardeau si penible
Ne fust mis sur le dos des bourgeois et marchans,
Qui ne l'ont merité, mais bien sur les meschans,
Je l'aimeroy trop mieulx ; je veu par ma clemence
Monstrer aulx bons subjets qu'un prince de Plaisance
Leur complaira tousjours.

LES BONS VASSAULX DU ROY.

Mais les membres d'un corps
Doibvent symphoniser de tresplaisans accords,
Le membre qui est sain sympathise au malade.

LE DUC DE PARME.

Toutesfois l'on ne vient profonder la taillade
Dedans la vive chair, et les bons medecins
Ne cauterisent point les membres qui sont sains ;
Nonobstant, si vous tous estimés necessaire,
Chascun s'en resentir, menés tant bien l'affaire
Que le poix le plus grand soit chargé sur le dos
De ceulx qui ont donné les mains aux huguenots,

[redacted]

Mais sans trop toutesfois ; car certes je doy craindre
Si l'un est trop chargé, qu'il ne se vienne à plaindre
Et gemir haultement sous le poix du fardeau,
Chargé de des-espoir, si que pour le plus beau
S'escartant de son Roy, il forgeroit un prince,
Un demi-roytelet pour regir sa province.
Vaut-il pas beaucoup mieulx de tendre doulcement
Les nerfs d'un corps public, qu'en tendant roidement
L'un, l'autre laschement, celuy se vienne à rompre,
Et l'autre non tendu, ne luy puisse respondre?
Mais faut-il (dira-on), nous dresser une guerre,
Pour si peu de meschans qui sont en nostre terre?
Que plustot l'on commande à tous bons officiers
De garantir les bons comme vrays justiciers,
Et matter les meschans. S'un desir de batailles,
S'un cœur ayme-combats bouillonne en nos entrailles,
Et si tant nous aymons de rougir nos couteaux,
Et si nous voulons faire aux flancs de nos chevaux
Un bain de sang humain, on dira que la Græce,
Catholicque jadis, endure la rudesse
De la main du Grand Turc; et qu'il faut par nos mains
Remettre en liberté les pauvres citadins
D'une Hierusalem; qu'il fault courir en France,
Courrir en Angle-terre, et puis de la finance
Des François surmontés, des thrésors anglicains,
On pay'ra les soldats et tous leurs capitains.
Puis bien peu de meschans polront-ils jamais faire
Qu'un pays se revolte et devienne sectaire?
Cil donc qui dict en soy qu'il faict bon de braver
La couronne françoise, et de des-esclaver
La sainte Palestine, et la cité tres-noble

Par le sang du Seigneur, ou la Constantinople
Qui gemit soubs le faiz de sa captivité,
Celuy semble oublier sa propre liberté.
Car qui seroit si fol de donner l'escallade
Aux murs des estrangers, servir de camisade
Les François conjurés, si præallablement
Les villes, les citez de son gouvernement,
Si ses forts, ses chasteaux ne sont en asseurance?
Puis, pourquoy prendrions nous la couronne de France?
Assaillant l'estranger, qui n'y gagneroit rien,
Il polroit perdre honneur, son pays et son bien.
Celuy là pense-il que ce grand Alexandre,
Que l'heureux Charles-Quint, que nos comtes de Flandre,
Que tous nos devanciers, qui par faicts glorieux
Sont immortalisés ainsi que demy-dieux,
Qui par leur bon conseil, par leur grande vaillance,
Par le fil de l'espée, par l'acier de la lance
Ont domtés, baguetés, faict courber les genouls
Les peuples estrangers, que tout ainsi que fouls
Ils les ont aggressés, avant qu'en leurs royaumes
Ils eussent assopi les intestines flammes.
Il faict bon de choquer contre un peuple estranger,
Quand on a delivré ses subjects du danger.
L'on dict que mon pays ne deviendroit sectaire
Pour bien peu de meschans! Sainct Paul dict le contraire :
Les propos des meschans sont comme charme-cœurs,
Qui gastent vistement les plus louables mœurs;
Ils coulent dans nos cœurs d'une allure secrette;
Se coiffans et masquans d'une honneste robbette,
Et glissent pas-à-pas comme un chancre rongeart
Que l'expert medecin ne cure par son art.

Voit-on pas le serpent qui secrettement tue
D'un sifflet, d'un crachat, d'un trait d'œil ou de queuë?
C'est mon opinion, qu'un fidele chrestien
Avecq un Huguenot n'apprendra rien de bien. »
Ainsi que les tendons d'un luth bon sans replique,
Sur lequel on fredonne un motté de musique,
Faict que le luth voisin, sans qu'il soit attouché,
Resonne tout ainsi que l'aultre bien touché,
Chantant avecques luy d'egale resonnance,
En recepvant son vent par secrette influence :
Ainsi les desbauchés d'un peuple libertin,
Gasteront tous les bons en moins d'un tourne-main.
Un seul Sardanapal, *un lascif Epicure*
Veaultré dans ses plaisirs, desbauce la nature
Des hommes attrempés, et par la laschété
Faict de Lacedemone une molle cité. »
Nous oyons les rochers retentir et respondre
A la prochaine voix ; on voit l'acier se fondre
Au mylieu des charbons, et metamorphosé,
Ne semble plus acier tant il est embrazé.
L'œil qui va regardant la chassieuse veuë
Souvent se voit tousché d'une ombrageuse nuë ;
La vigue voit souvent sa grappe de raisin
S'abruntir, au regard d'un semblable voisin.
Le berger va poulsant d'un ject de sa houlette
Hors de tout le trouppeau la brebis camusette,
S'il y voit quelque tigne : Aussi ne veu-je pas
Un seulet Huguenot tenir és Pays-Bas.
Parquoy si vous avés en vos cœurs engravée
La foy saincte et romaine, et pour recommandée
La couronne du roy, le bien des Pays-Bas,

Entre vous, mes soldats, n'espargnés pas vos bras
Contre un tas de mutins. *La Majesté sacrée*
Sa couronne long-temps des mutins desirée
Vous donnera plustot, pour vous bien souldoyer.
Combattons vaillamment, nous aurons bon loyer.

ACTE I. — SCENE IIII.

ARGUMENT. — Cependant que Son Alteze pense aux affaires d'importance, les mondains prennent leurs esbats, comme si tout allait bien; en signe de quoy, la dame mondaine chante mondainement, dou le bragard curieux prend, en partie, occasion de la soliciter.

LA DAME POMPEUSE.

Chanson.

Or sus, or maintenant, puisque ma bien aymée,
Mon ame et mon confort, mon espoir et desir
A eschappé la mort, employons à plaisir
A chanter et jouer la nuict et la journée.

Prenons les violons et la doulce trompette,
Bataillons sur le luth, emplissons nos aubois,
A tous bons instruments accordons nostre voix.
Il fault que le beau temps succede à la tempeste.

On ne peult pas tousjours d'une mesme abondance
Gemir et larmoyer, il faut que le Seigneur
Souffre que nous meslions quelque peu de douleur
A l'aigreur de nos maulx, pour avoir allegeance.

Trepignons et dansons, entonnons la musique,
Qu'un petit rossignol, roytelet des oyseaulx,
Nous vienne jargonner ses mottez les plus beaux,
Nous donnant passe-temps par sa voix angelicque.

... grandeurs qu
monde par la guerre, et en

Entreparleurs : Le R
Esprit. — l

LE RE

Apres avoir fiché sur le cie
Tant de flambeaux divers ;
Les eaux, qui floflottoient çà
En un lieu plus propice, et q
Eut rangez certains flots dess
Les aultres par dessus par m
Ayant empli la mer de semen
Qui de ses ailerons la rend to
Et la faict rebondir : Les fore
D'animaux ramageux, et le v
D'oyseaulx bi-bigarrés : Apre
Furent par ma puissance artis
De la rondeur du ciel ; enfin,
Un homme je forgeay, pour le
Et mon...

Discourir sagement, parler et deviser
Tant du bien que du mal; du bien, pour en user,
Et du mal, pour le fuir, affin qu'en mon royaulme,
Sans faire un partement du corps d'avecque l'ame,
Je l'eusse couronné: Puis quand il a glissé
Et choppé lourdement par son vilain péché,
Que la mort le tenoit enserré par ses cheisnes,
Le gesnant, martyrant de mille et mille peines,
J'ay pour le rachepter endurés tant de coups;
J'ay pendu sur la croix percé de trois gros clous,
Desireux de mourir pour luy rendre la vie;
Endurant de ces Juifs la barbare furie.
Je n'en suis repentant. Mais je voy maintenant
Que mon peuple endurcy par trop ingratement
Ne me recognoist pas: je voy qu'il est semblable
A la beste, engourdy, du tout irraisonnable,
Recognoissant bien peu l'estat et la grandeur
Où je l'ays eslevé, oubliant ma doulceur,
Mon amour, ma bonté, ma faveur et ma grace,
Toute ma courtoisie à l'endroit de sa race.
Je voy, helas! je voy que l'on foulle mes lois
A beaux pieds, et je voy que ma mort en la croix,
Que mon sang espandu par si grande abondance,
Et que tous mes travaulx s'en vont en oubliance.
Je voy que le chemin, que j'ay marché premier,
Est delaissé de tous, pour suyvre le sentier
Large et delicieux: je voy que tout le monde
Va trotant, galopant en l'abisme profonde.

Aux nouveaux effroc
Plustot aux ennemys
Et aux vrays tourbill
Meurtriers de leur pa
Qui veult naistre en tu
Oncques leur vauldroit
Qu'une mere jamais ne
Ou d'estre demorés au f
De n'avoir savouré le lai
Combien leur vauldroit m
Un beau traict de la Mort

LE PER

J'ay nourri des enfans, j'ay
L'emplissant jusqu'au bord
Non pas pour ses beaux yeu
Assister, secourir les roys e
Contre les Huguenots, qui d
Et de langues de fer me vont
Mais, helas ! trop

L'un se creste et tempeste, et l'aultre veut gronder,
Faisant le petiot ; un roy n'ose mander
Vingt ou trente tournois : mais il a abondance,
Il monstre ses tresors, il ouvre sa finance
Aux vanitez du monde, aux mols accoustremens,
A mil inventions, à mil enchantemens
Des cœurs de la jeunesse. *Un menu populace,*
Sans nom, sans dignité, sans honneur et sans grace,
S'accoustre en courtisant, et luy semble en son cœur
Qu'il est nud, s'il n'a pas le tout à la grandeur.
Je me dœuille d'avoir forgé la race humaine,
De l'avoir rançonné d'une paye si pleine,
Des prisons qu'elle avait dés longtemps merité.

LE REDEMPTEUR.

Je la devoy laisser souffrir la cruauté
Des tyrans infernaux, ceste race barbare,
Puisque tous mes bien-faicts, que ma grace tant rare,
Sont jà tant oubliés. Si je n'avoy juré,
Par mon nom trois fois sainct, lorsque j'eu delivré
Du déluge commun Noë le patriarche
Et son petit trouppeau caché dedans son arche ;
Si je n'avoy juré qu'un déluge second
Ne couvriroit jamais de la terre le front ;
Si je n'avoy promis qu'un deuxième ravage
N'effaceroit d'un coup tout son pauvre lignage,
Luy donnant pour seel la recourbe rondeur
D'un arc tout esmaillé d'une et d'aultre couleur :
Je jure par mon nom, par le nom de ma mère
Qui m'a porté neuf mois, par le nom de mon père,
Je feroy bouillonner, reflotter, escumer

Derechef tous les flots de la tres-vaste mer,
Pour punir aigrement d'une main vengeresse
Le monde universel et sa race revesche.
Mais je ne veu pas estre un Seigneur inconstant,
Flottant tantost deçà, tantost là reflottant :
Mais si je suis le fils produit de la substance
De mon Père éternel, l'egalant en puissance,
N'auray-je qu'un seul trait au fond de mon carquois?
Seray-je, moy, borné comment et quantes fois
Il me faudra punir ceste race rebelle?
Lors que je descochay une flesche jumelle
Sur Sodome et Gomorrhe, eslançant dessus tous
Les fouldres ensoulfrés de mon juste courrous,
Et quand j'ay faict ouvrir les abysmes du monde
Pour engloutir Dathan en la goulfre profonde,
Quand je me suis bandé encontre mon trouppeau,
Mon trouppeau peculier, le frappant du fleau
D'un air envenimé, en pay'ment d'une offense
Qu'avait commis David par son oultre-caydance ;
Quand je l'ay par la guerre esclavé soubs un roy,
Pour avoir gromellé contre ma saincte loy :
Ou quand je l'ay matté d'une extreme famine :
Ay-je aussi borné lors ma puissance divine,
Qu'ores je ne polroy derechef rebander,
Recourber derechef mon arc? ou commander
Aux esclats fouldroyants, ny livrer aultre guerre?
J'ay la peste, la faim, la guerre entre les mains,
Je les puis eslancer encor sur les humains.
Donc, mon ange, viençà, prend ta forte rondache,
Le coutelas au poing, sur le dos la cuirasse,
Ma tonnerre en ta main : Va-moy dechiquetter

Tout ce peuple, et fay-moy flotter et reflotter
Les caillous en son sang : eslance-moy la fouldre
Sur tous grands et petits ; reduy-moy tout en poudre.

ACTE II. — SCENE II.

ARGUMENT. — Icy S. Elysabeth, comme patronesse de beaucoup de places, tasche de moyenner pour certain peuple, alleguant certaines louanges d'iceluy; mais les pompes de ce peuple, et la paillardise qui en reussit ne donnent lieu de misericorde.

Entreparleurs : S. Elysabeth, fille du roy de Ongrie. — Le Redempteur. — Le Bragard pompeux.

S. ELYSABETH.

Ah Seigneur ! Ah mon Dieu ! ô mon roy Tout Puissant,
Retiens un peu ta main. Pour un peuple meschant,
Pour une nation qui n'ensuit la justice,
Qui va s'enveloppant d'une extrême malice,
Voldras-tu renverser et perdre l'univers,
Lançant tes javelots de tort et de travers ?
Si tu vois (ô mon Dieu) quelque terre Françoise,
La terre des Anglois ou la Portugaloise,
Quelques uns des Flamens, ou quelques Alemans
Embrasser à pleins bras les faulx enseignemens
De tant d'Anti-Chrestiens : si tu vois la Hollande
Saillir de pas-en-pas avecque la Zelande
Es trebuchets trompeurs d'une nouvelle loy,
Ensuyvre l'estandart d'un rebel à son roy,
Tenir pour empereur un faulx prince d'Orange,
Qui se sachant masquer de la face d'un ange
Introduict ses erreurs et sa méchanceté,

L'honnorant et tiltrant d'un nom de liberté:
Si tu vois (ô mon Dieu) qu'un venin d'heresie
A gasté, corrompu l'ancienne preudhomie;
S'un Calvin desbauché, si ce Beze insensé
A sans dessus dessoubs la France renversé;
S'un Luther apostat deçoit son populace,
Si pour un chapperon il porte la cuirasse,
Un chapeau tout d'acier; si par faulses raisons
Il enflambe ton peuple à brusler tes maisons,
A tourner tes vaisseaux en vaisselles gravées,
En carquans, en anneaulx, en couppes regravées
Braguer et triumpher des sacrés vestemens,
En pourpoints, en manteaux tourner tes ornemens:
S'un badin savatier se præsente en la chairre
Pour battre et marteller, et tourner au contraire
La lettre d'un sainct Paul: si tu vois renversés
Tes temples, des anciens tant richement dressés,
Qui touchoient de leurs pieds le centre de la terre
Du front le firmament: s'il y a charactere,
N'image, ny portraict en tes temples sacrés;
Si tous vos offrandiers on vous a massacrés:
Decoche, mon Seigneur, les dards de ta cholere,
Eslance fouldroyant les traicts de ta tonnerre
Sur la teste d'iceux qui ont faict le peché,
Sur ceux qui, mescroyans, t'ont enfin delaissé;
Desbande ton esclair sur la gent estrangere
Qui ne cognoist ton nom, ny le nom de ton Pere;
Desploye les thresors de ta juste fureur
Sur ces *Chrestiens masqués, cause de tout malheur*.
Par ton nom, par ta croix, je pri' que tu ne darde
Tes traits sur les pays que j'ays en sauve-garde.

Si c'est trop : pour le moins ce peuple que tu vois,
Qui n'a encor baisé les mains aux huguenois
Me soit contregardé. Tu n'y vois la prebstrise
Desborder de tes loix, tu vois que ton Eglise
Fleurist de plus en plus ; tu vois le magistrat,
Tu vois les conseillers, tu vois tout le senat
Præsider et regir, gouverner en justice :
Tu vois en tous Estats une telle police,
Un tel gouvernement, une telle æquité
Qu'il semble aux estrangers qu'elle soit la cité
Des Lacedæmoniens, ou la cité de Romme.
As-tu jamais ouy de la bouche d'un homme,
De tout ce peuple mien s'escouler un seul mot
Resentant son Calvin, tranchant du huguenot ?
Ne vois-tu pas comment l'enfance s'apprivoise
En tes commandemens ? d'une escolle françoise
Qu'on va par bataillons au langage romain
Pour maintenir ton droit, par une docte main ?
Mon Dieu tu vois comment le nombre septenaire
De tes Saincts Sacremens y tient son ordinaire,
Son ancienne vigueur. Qu'a ce peuple, dy-moy,
Qu'a ce peuple commis contre toy et son Roy ?
Qu'a-elle donc commis ceste mienne contrée,
Qu'aussi tu la veus perdre au tranchant de l'espée ?

LE REDEMPTEUR

Je suis le Tout-Voyant, je sçay la profondeur
Des secrets des humains, et je suis le sondeur
Des cœurs les plus couverts ; je juge et j'examine
Le pouvoir, le vouloir, le cœur plus que la mine.
Je sçay bien qu'un Calvin n'est encore empieté

Es cœurs de tes subjects, et que la piété
Fleurist hors et dedans, n'estant pas esbranlée
Par les vents de Luther preschant à la volée,
S'eschauffant contre moy : je ne suis ignorant
Du bel ordre des lois, du bon gouvernement :
Je cognoy le senat, l'estat de la Prebstrise,
L'estat de la noblesse, et que ma saincte Eglise
Demeure en sa vigueur. Nonobstant tout cecy
Je les veu renverser, ne te mets en soucy.
C'est mon conseil privé, c'est l'arrest, la sentence
De mon juste vouloir, c'est ma juste ordonnance.

S. ELYSABETH.

Plustôt (mon Dieu) plustôt te plaise degraver
Mon nom qu'en ton sainct livre il t'a pleu d'engraver,
Que de faire sentir ta commune vengeance
Ce mien peuple innocent. As-tu pas souvenance
Que jadis tu disois par divin truchement
Que l'ame, qui, revesche à ton commandement,
Ne voldroit obeyr, sentiroit ta vengeance ?
Veus-tu parangonner aux vices l'innocence ?
Voldras-tu, mon Seigneur, d'une egale fureur
Renverser tout d'un coup le juste et le pecheur ?
Le lyon, fouldroyant d'une escumeuse rage,
Se contente d'avoir acoysé son courage
Sur celuy qui pensoit l'enclore en ses filets :
Le sanglier indomptable au coing de ses forests
Attaquera sa dent, et ses feus, et sa flamme
Sur celuy seulement qui le blesse et l'entame ;
Le cœur plus qu'enflambé d'un roy, d'un empereur
S'appaise en punissant l'objet de sa fureur ;

Et toy, mon Dieu, veus-tu, comme transporté d'ire,
Pour bien peu, ravager le monde ton empire?
Ce n'est ton coustumier. Quand ce fut ton vouloir
De desborner la mer, et de faire plouvoir
Tant de flots ondoyants, lors que le pauvre monde
Se plongeoit, galopant, en l'abysme profonde,
Abreuvé jusqu'au bout d'un aigre-doulx plaisir,
Cheminant sans ta crainte au gré de son desir;
Quand la postérité, la bien-heureuse race
Le peuple sacré sainct adopté par ta grace
A courru sans honneur, ainsi que le cheval
Ou qu'un jeune roussin, aux sources de tout mal,
Embrassant eschauffé les plus mignardes filles
Des humains desbauchés, confondant les familles
De Seth et de Caïn, ne prisant, effronté,
Tant les louables mœurs que leur fraisle beauté,
Tu n'as pas englouti sous l'abysme de l'onde
Noë le patriarche, et sa petite bande.
Quand ton juste courroux s'apprestoit d'eslancer
Le soulphre flamboyant, pour fondre et renverser
Les paillardes citez de Gomorrhe et Sodome,
Tu en contre-gardas quelque femme et son homme;
Quoi? ne disois-tu pas ne voloir eslancer
Tes traits, si dix ou douze on pouvoit avancer
Vrais hayneurs du péché? Je ne fay pas requeste
Que tu n'envoyes pas la fouldre et la tempeste
Sur tous tes ennemis, tout sourdeaux à ta voix:
Mais seulement je pri' en vertu de ta croix,
Met-moy ce peuple mien en l'arche d'asseurance,
Pendant que tu feras boüillonner ta vengeance
Sur les Turcs et Payens, pendant qu'un Sarrazin,

Qu'un Chrestien renié, qu'un Luther, qu'un Calvin
Sentiront tes rigueurs. Ainsi qu'en la montaigne
Tu volus præserver un Loth et sa compaigne,
Fay que les citadins, qui sont cy retirés,
Tout ainsi que meschants ne soient pas martirés

LE REDEMPTEUR.

Tu me lies les bras comme un aultre Moyse.
Laisse-moy fouldroyer les feus de ma justice !
Mes jugemens sont droits. Ce peuple que tu vois
S'il n'ensuit mil erreurs, s'il rejecte la vois
D'un Calvin, d'un menteur, qui sans autorité
Preschans, par ses discours faulse ma vérité :
S'il n'offense en ce poinct, il commet aultre offense
Qui crie devant moi haultement la vengeance.
Je ne veu discourir, d'un a l'aultre peché,
Desquels il polroit estre en secret entasché,
Iceux me sont gardés : mais (ô ma bien-aymée)
Te polroy-je celer pourquoy ma main armée
Ne pardonne non plus au peuple que tu vois,
Qu'a ceulx qui degoustés du doulx miel de ma vois,
Ont humé gayement le poison d'hæresie
Me monstrant leurs talons par leur apostasie ?
Il a donné les mains aux pompes des payens,
Trop et trop desguisé par ses accoustremens.
Leurs jeunes damoyseaulx ont faict un tel eschange
En tous leurs paremens, cerchez de terre estrange,
Ou bien qu'un courtisan, qu'un gend'arme pillart
Emplumé de l'aultruy, qu'un François fretillart,
Plus aymants la beauté que nous la vertu mesme,
Leur auront inventés, qu'il semble que la femme

Resent tout le viril; leurs hommes d'aultre-part
Tant sont leurs ornemens masqués et pleins de fard)
Sont femmes au dehors; chacun veult contrefaire
Ce qu'il n'a par nature : il me faut par la guerre
Pour faire mieux paroistre et pour mieulx enseigner
Que pour ce seul peché l'on me faict desgainer
Les traicts de mon courrous) pour cette seule offense
Les charger les premiers du poix de ma vengeance;
Les aultres quant et quant, mais tant plus roidement
Qu'a plus ils ont servi de fol enseignement,
De maistres de péché, et de guide aveuglée,
Serfs de leur convoitise en tous points desreiglée,
Ne m'allegue donc plus qu'ils sont tous pour le roy,
Qu'ils n'ont pas ensuyvi quelque infidelle foy,
Leurs excès et grandeurs, leur estrange avarice
Prodigue en vestemens fondemens de tout vice,
M'ont faict ceste cholere. Il leur fault les plus beaux;
Ils porteront les bois, les prés et les chasteaux
En leurs accoustremens; une basse chaussure
Vauldra aultant d'escus avecque la ceincture :
Le pourpoint, le collier, le cordon, le chappeau
Contiendra en son pris la valeur d'un chasteau.
Un pauvre savatier, quelque cueilleur de pommes
En voldra faire aultant qu'en font les Gentils-hommes.
Les filles vont marchant par un pas mesuré,
Couvertes de velours rouge, blanc, azuré,
Les cheveulx regrillés, recourbés en derriere,
Tournés et retournés contre un cours ordinaire.
Il leur fauldra avoir un corps damasquiné,
Bouclé de boutons d'or, le col emprisonné
De carquans pendillans chargés de pierrerie

Leurs passemens sont d'or, toute la borderie
D'un velours repicqué et les fins brasselets
D'un lin subtilizé, ouvré par dentelets :
Et pour mieulx attraper la jeunesse amoureuse,
Il faudra se plastrer de pourpre et de ceruse,
Il fauldra rechanger les naïves couleurs
Qu'ell'ont receu de moy : ell'auront les senteurs,
Les habits musquetés, ell'auront de la baulsme,
Elles tiendront en main la doulx-flairante pomme.
Ma narine ne veult endurer ces odeurs,
Mes yeulx sont esblouis par toutes ces couleurs,
Je ne veus endurer si vaine gaillardise
Qui ne faict qu'attiser un feu de paillardise,
Qui force et qui contrainct l'aveugle damoyseau
De courrir apres ell' comme un jeune taureau,
Ou bien comme un roussin, qui ronfle et se tourmente
Herissant de niqués : la perruque tremblante,
Tallonnant les caillous superbement joyeux,
Voyant la chevaline audevant de ses yeulx.
Je voy journelement qu'une folle jeunesse
Ne faict qu'idolatrer aupres d'une maistresse,
L'appellant son espoir, son tout, son reconfort,
Son desir et son cœur, son refuge et son port,
L'appellant des faulx noms d'une faulse deesse,
La disant et sa royne, et sa seule princesse.
Voys-tu pas celuy-là, qui promeine en ce lieu ?
Oyes comment il faict de sa dame son Dieu ;
Escoute-moy comment ce folastre courtoise
Sa dame par amour en sa langue françoise.

ADVERTISSEMENT AU LECTEUR.

Icy (amy lecteur) je te prie que tu ayes souvenance du dire de S. Gregoire, c'est que tout ce qui se dict és sainctes lettres se peult r'apporter à l'une de ces quatre sortes de parler. Car ou les choses mauvaises se disent malicieusement, ou les bonnes à bonne fin, ou les mauvaises à bonne fin, ou les bonnes malicieusement et à mauvaise fin Donc si tu vois icy les amours du monde tirées comme au vif, et comme entre-lardées aux choses plus maigres au goust du monde, juge que j'ay le tout faict à bonne fin pour mieux monstrer, apres, le courroux de Dieu.

LE BRAGARD.

He! mon Dieu qu'ay-je ouy? quelle claire estincelle
Quels rayons, quels flambeaux des yeux d'une pucelle
M'ont hier esblouy? quelle divinité
Reluict tant en sa voix, qu'en sa doulce beauté?
Hé! qui seroit celuy qui, voyant cette face,
Qui les lis en couleur et la rose surpasse
Ne la voldroit aymer, pousuyvre et caresser?
Celuy me sembleroit couvé soubs un rocher,
Et pour laict maternel avoir pris la mammelle,
Succoté les tettins d'une tygre cruelle.
Quand je contemple bien le teinct de ses cheveux
Frisés et regrillés, quand je voy ses beaux yeux
Luisans plus clerement qu'un soleil ordinaire,
Espandant ses rayons sur tous coings de la terre:
Quand je contemple bien le rougissant coral,

Ses paremens royaulx, sa marche et
Mais principalement quand son bra
Sa frase tant gentille, ainsi roide q
Le dessoubs supporté d'une bande
Et d'un cercle d'argent rebouclé d'
Se repræsente aux yeulx de mon en
Un traict me vient picquer eslancé
Par l'arcerot bandé, et faict si large
Au chasteau de mon cœur, qu'aux p
Je me rend tout vaincu, mettant les
Le bouclier, le harnois, quittant le
Elle m'a enchanté, par sa vois ma f
Par sa doulce beauté ma liberté con
Mais certes j'ayme mieulx de me voi
Captif entre les bras d'une telle bea
Esclave soubs ses loix, sans repos
Qu'en paix, qu'en liberté, qu'en tou
Son regard seulement me faict mille
C'est le blanc et le but, la fin de me
C'est mon cœur, c'est mon tout, c'es

: bastimens royaulx qui semblent menacer
front le firmament, et du pied s'entasser
profond de l'enfer : plustot la lionesse
neroit le chevreau, et l'aigneau la louvesse :
e cerf forestier recercheroit en l'air
ı butin ; le daulphin sortiroit de la mer
ır voler en oyseau ; et plustot sans substance
verroit l'accident par humaine puissance,
le monstres nouveaux, que mon cœur penseroit
ıvoir vivre sans toy, ou qu'il espereroit
:evoir guarison de sa profonde playe,
eindre son ardeur, qu'Amour a allumée,
chasser la poison par un contre-venin,
oulcir ses prisons, en vertu d'aultre main.
n'espere estouffer le feu qui me consomme,
rompre ny briser le lien qui m'emprisonne,
je ne suis tousjours en sa grace et faveur.
elle est mon soulas, icelle est ma doulceur,
est elle qui rendra mon ame tres-contente,
est mon tout, c'est mon cœur, c'est toute mon attente.

Icy le Redempteur poursuit son propos à S. Elysabeth.

LE REDEMPTEUR.

ois-tu donc bien comment ton peuple bien aymé
our l'œuvre de mes doigts m'a presque abandonné ?
s-tu bien entendu qu'une pompeuse dame
ar tous ses beaux atours luy cause ceste flame ?
fault donc, il me fault comme un bon medecin
echasser la poison par un contre-venin.
permettray plustot, pour matter sa puissance,
es guidons orangés, ou les scadrons de France,

Guidés par un pillart, s'empieter en ses fors,
Robber, piller, voler ses plus riches thresors.
J'osteray ses colliers, ses baghes pendiliantes
Au tendront de l'oreille ; et ses perles luysantes
Comme un soleil au front ; ses rubis flamboyans,
Ses mirouers, ses thrèsors, ses plus nobles carquans,
Par les vents tempesteux d'une sanglante guerre,
Seront tous trans-portés en quelque estrange terre.
Pour brider ses excez, je feray, tout puissant,
Qu'un pillart huguenot, comme un loup ravissant,
Pour un cingle argenté, pour la belle ceincture
Luy mettra des licols de toute aultre filure.
Je changeray, puissant, ses pommes de senteurs,
Ses habits musquetés, en mille puanteurs.
Pour ses lins damassés, pour la fine chemise,
Pour ses *cheveux frisés, flambeaux de convoitise*,
Un poil tout herissé sera son vestement,
Ses cheveux tomberont d'un soudain changement.

Acte nouveau, nouveau debvoir pour le salut du peuple.

ACTE III. — SCENE I.

Argument. — S. Elysabeth n'estant exaucée de Dieu, se complainct seulette, use de reproche à son peuple et se resould, comme bonne patronesse, de pourchasser sauve-garde à son peuple, par l'intercession de Marie, mère tousjours vierge.

S. ELYSABETH.

Où sera mon recours ? Voylà que ma priere
A enduré desja la repoulse première :
Ne polray-je estouffer le couroux de mon Dieu
Justement allumé ? Fault-il que ce beau lieu

oit ainsi retourné de façon tant estrange?
lelas! mon peuple, helas! que voy-cy pauvre eschange!
'est par toy, non par moy : car tu n'as escoutés
'ant d'advertissemens preschez et rechantés,
'ar tant de saincts heraults, qui par leur eloquence
'ont blasmé tant de fois, faisant la remonstrance
De tes trop grands estats : nos pauvres cordeliers
(Qui recepvront heureux en parfin leurs loyers)
Combien ont ils crié de fois en tes églises,
Abboyans tes grandeurs, tes vaines gaillardises!
Tu en faisois grand cas, tu les estimois bien,
Mais leurs cris et clameurs ne te changeoient en rien;
Pour neant tant de fois ont ils battu l'enclume,
Tu disois à tous mots, que c'estoit la coustume
D'ainsi se piaffarder; qu'il ne falloit changer
Tes pompeux ornemens, au gré d'un estranger.
Il en est faict. Mais quoy! n'auray-je la puissance
De te bien garantir de la juste vengeance?
Un Moyse mortel, haussant les yeulx au ciel,
A servi de rempart au peuple d'Israel
Lorsqu'encor il estoit conversant sur la terre,
Pouvant encor glisser du droit de sa carriere :
Un prophete mortel a bien eu le pouvoir
De gouverner les eaus du ciel à son voloir,
Tantost les tarissant par force de priere,
Tantost leur commandant d'ondoyer sur la terre;
Un aultre a rebroussé la course des chevaux,
Porteurs du plus luysant des celestes flambeaux.
Trois constans jouvenceaux en la chaude fournaise
Ont changé le braisier en un feu de lyesse;
Et moy, qui jà long temps chemine seurement

Par les champs et palais de tout contentement,
Jouyssant de mon Dieu avecq' l'heureuse bande
Des saincts, qui brusquement ont surmonté le monde,
Ne polray-je appaiser la divine fureur,
Ny metamorphoser sa cholere en doulceur?
J'en feray mon pouvoir, j'en feray ma requeste
A la Mere du Roy, qui se creste et tempeste;
Je puis bien esperer qu'au doulx son de sa voix
Il remettra ses traicts au fond de son carquois.

ACTE III. — SCENE II.

ARGUMENT : Icy S. Elysabeth faict sa requeste vers l'Altesse de la Vierge-Mere, demandant que son peuple soit exempt de la punition generale, et qu'un predicateur luy soit envoyé, pour l'induire à changer, et cizeler ses pompes et superfluitez.

Entreparleurs : — S. Elysabeth. S. Marie Mere-Vierge.

S. ELYSABETH.

Mere du Tout-Puissant, chancelliere premiere
Du palais estoillé, souveraine emperiere
Des citadins du monde, auray-je pas acces
A toy, pour demener la cause, et le proces
D'un peuple, qui tousjours par sainctes courtoisies
T'a servi sainctement, bien loing des hæresies
De ceulx qui sont jadis se bandés contre toy,
Ne t'honorant ainsi que Mere de leur Roi?
Ton Enfant, mon Seigneur, le sainct fruit de ton ventre,
M'a ces jours menacé d'eslancer son esclandre
De tour et de travers sur tout le genre humain.
Et de le renverser en moins d'un tourne-main;

Dont je pri' (si jamais, ô Royne pitoyable,
Si je t'ay faict service aultre-fois agreable,
Si jamais tu monstras ta supreme doulceur
A l'endroit d'un errant, d'un desvoyé pecheur),
Je te prie et repri' par ton humble haultesse,
Empesche maintenant que la main vengeresse
De mon Dieu, ton enfant, ne se vienne bander
Sur mes pauvres subjects : tu luy peus commander
De remettre ses traits, et d'user de clémence,
De changer en doulceur l'aigreur de sa vengeance.

LA MERE-VIERGE.

Je feray mon effort, jaçoit qu'en verité
Leurs estats et grandeurs, leur curiosité
Ne me desplaist pas moins qu'à celuy qui s'apreste
De fouldroyer sur eux les feus de sa tempeste.
Mais pour ce que tousjours la gloire de mon Dieu
Et la mienne y fleurit plus qu'en tout aultre lieu,
Et en faveur de toy et de ces nobles dames,
Qui soubs tes estendarts, chastes de corps et d'ames,
Me suyvent pas à pas, et pourtant que ma main
Ne peult non assister le pauvre genre humain,
Suy-moy, je m'en iray par mon humble priere
Estendre ou amoindrir le feu de sa cholere.

S. ELYSABETH.

Que si nous demandions qu'il luy pleust d'envoyer
Quelque predicateur, qui polroit fouldroyer
Et tonner haultement, leur blasmant en la chairre
Leur mauldite grandeur ?

LA MERE-VIERGE.

Cela polrons nous faire,

Affin que ce tien peuple, entendant son forfaict,
Puisse eschapper de Dieu l'espouvantable traict.

ACTE III. — SCENE III.

ARGUMENT : La Mere-Vierge icy, aux pieds de la Majesté de Dieu son fils, faict requeste de deux choses : premierement que le peuple ayt pardon ; secondement, qu'un predicateur convenable luy soit envoyé, et est exaucée pour sa reverence.

Entreparleurs : La Vierge-Mere. le Redempteur.

LA VIERGE-MERE.

O juge Tout-Puissant, que faict ceste tonnerre,
Cest esclair en tes mains ? Veus-tu perdre la terre
Et tous ses citoyens ? Ecquoy, mon bien-aymé,
Mon enfant, que fais-tu de pied en cap armé ?
Que faict entre tes mains ceste fueille guerriere ?
Vois-tu nouvellement la race sanguinaire
Des Geans orgueilleux contre toy se braver ?
T'appeller au combat, monts sur monts eslever ?
Camper contre le ciel, et marcher en bataille,
Te deffiant d'un coup d'estocade ou de taille ?
Qui polroit (ô Seigneur tant lourdement faillir,
Que de dresser un camp te volant assaillir ?
S'il n'y a que cela, regaigne ton espée ;
Mais peult estre (mon Dieu) que tu l'as desgaignée
Pour l'enyvrer du sang des humains desbauchés,
Allumant ta fureur par enormes pechés.
Je sçay bien, mon Seigneur, que ta droite justice
S'enflamme justement pour l'humaine malice ;
Mais, helas ! si tu veux tant de fois decocher
Les dards de ton couroux, qu'on te vient offencer ;

Et si tu mets tousjours sur la juste balance
Tous les faicts et pensers, sans le poix de clemence,
Qui sera-ce (mon Dieu), qui sera-ce de nous
Qui polra soustenir la roideur de tes cous ?
Tu aurois dès long temps culbuté tout le monde,
Car rien d'aultre que toy ne se trouve d'immunde.
Souvienne-toy, Seigneur, que du commenchement
Tu forgeas ce vasseau d'un si fraisle element,
Et qu'il est tant fragil, mesme que sa faiblesse
S'affaiblist tant et plus, par la ruse et finesse
Du serpent affronteur qui, comme un lionceau,
Tantost çà, tantost là, va cerchant ton trouppeau.
Davantage, mon Fils, as-tu pas souvenance
De ta cruelle mort ? de la grande abondence
Du sang jadis versé par les lieux pertuissés
De ton Sacre-Sainct corps, dont ils ont espuisés [tre,
Les plastrons de leurs maulx? Veux-tu, fruict de mon ven-
Les thresors de ton sang ? Donc en vain et pour rien
Tu as jadis esté prodigue de ton bien ?
Donc pour neant (mon fils) il a pleust à ton pere
De t'envoyer cy bas revestu de la here
De nostre humanité ? Donc tes eris et tes pleurs,
Tes sanglots, tes soupirs, tant et tant de douleurs
Ne leur vauldront donc rien ? Qu'estoit-il necessaire
De mourir pour iceulx, que tu veux jà deffaire ?
T'auray-je pour neant conceu si sainctement,
Enfanté sainctement, traictétant doulcement ?
T'auray-je tant de fois de doulces accollades
Estraint en mon gyron, te donnant mil œillades
Amoureuse de toy ? Mon pere et mon espous,
Mon enfant et mon tout, auray-je donc pour vous

(Quand vous pendiés en croix ruisselant les fontei
D'un sang pur-virginal, seul object de mes peines)
Auray-je pour neant enduré que mon cœur
Fust tout oultre percé d'un glaive de douleur ?
Si tu me tiens pour Mere, exauce ma requeste,
Regaigne ton espée, acquoyse la tempeste;
Si je suis en ta grace, or sus que ceste fois
Ce peuple ayt son pardon. Si trop souventes fois
Il a par ses grandeurs merité ta vengeance,
Il se retournera un jour à repentance.
Envoye-luy (mon fils) quelque prædicateur
Qui, plein de ton esprit, sçavant et zelateur,
Luy puisse remonstrer, supplier et reprendre,
Et bien le menacer, qu'il polra bien attendre
Les traicts de ton couroux, s'il n'y a changement;
Et lors tu le polras punir plus aigrement.

LE REDEMPTEUR.

Or sus, ma mere, or sus, rebourse donc tes larm
Je regaigne pour toy le tranchant de mes armes,
Aiguisé pour punir les pechez des mondains :
Encor pour ceste fois j'en retire mes mains,
Mais non totalement : En lieu de les deffaire
Et mettre tous en route, oyes que je veu faire.
Je leur envoyeray (tout pour les escumer
De telles vanitez) sur la venteuse mer
Mil pillarts escumeurs, quant et quant sur la ter
Mil rencontres divers ; bref, le tout si contraire
Que (puis qu'un feu d'amour n'attendrit pas leurs
Chargés et rechargés des marteaux de rigueurs,
Contraincts retrancheront leur guise desguisée,

Pour laquelle tu vois ceste lance aiguisée,
Moy prest à l'eslancer. Oultre-plus, cependant,
Pour monstrer que je suis plustost les attendant
A quelque repentir, que hastant la vengeance :
(*Emperiere du Ciel*) à vostre à vostre instance
Je ferays annoncer, que si bien vistement
Viste-viste' ils ne font quelque bon changement.
Mais, mon ange, vien ça, despouille ta cuirasse,
Met bas ton coutelas, met-moy bas la rondache,
Couvre-toy de lin blanc, prends en main le rameau
D'olive pacifique, et va t'en de nouveau
En ce lieu que tu vois, d'une course legere :
Commande de ma part, de la part de ma mere
A mon prædicateur, qu'il ay à hault crier,
Et reprendre aigrement, convaincre et supplier
Ces jeunes Damoyseaux qu'ils facent la retranche
De leurs trop grands esbats, ou bien que ma vengeance,
Les bras de ma fureur, qui les ont attendus,
Seront finalement dessus eulx estendus
D'une telle roideur, que par toute la terre
Ils seront pour miroir et pour un exemplaire
Que le trois fois Puissant, s'il attend le pecheur,
C'est pour en redoubler en parfin sa rigueur,
Et desplier sur luy les thresors de son ire
S'il va escrevissant, allant de pis en pire.

ACTE III. — SCENE IIII.

Argument. — Icy l'ange de Dieu faict son ambassade au prædicant luy commandant de la part de Dieu, qu'il s'attaque principalem aux pompes et grandeurs du monde.

L'ANGE SEUL.

Avant-courrier de Dieu, hé! dors-tu maintenant?
Viste-viste, debout; car le roy gouvernant
L'univers que tu vois, et l'invisible bande,
M'a cy bas envoyé : il veut et te commande
Que si jusqu'à présent tu t'es montré vaillant,
Et contre les pechez bien aigre et bien taillant,
Que d'ores en avant avecq une asseurance
Tu t'en ailles tonner par canons d'eloquence,
En la chairre publicque encontre ces mondains :
Repren-les aigrement, et dy-leur que les mains,
Dy leur (si vistement ils ne font la retranche
De leurs trop grands estats) que le dieu de vengeance
A haussés dessus eulx les bras de sa fureur,
Pour enfin les lancer en si grande roideur,
Qu'ils serviront à tous d'eternel exemplaire,
Que le Dieu, gouverneur du ciel et de la terre,
S'il attend le pecheur, ne le punissant pas,
Soudain qu'il a forfaict, et s'il vient à longs pas,
S'il ne voit le pecheur tourner à repentance,
Il vient appesantir le poix de sa vengeance.

ACTE IIII. — SCENE I.

ENT. — Icy les principaux des ennemys ayants ouy je ne sçay le sourde nouvelle de je ne sçay quoi, prennent conseil ment et quoy ils polront desrobber à Sa Majesté Catholique, nt grand espoir d'attraper un peuple plustot que l'aultre, pour elicatesse d'accoustremens qu'il y a veu, jugeants cela estre e de peu de defense, comme certes il est vraysemblable.

eparleurs : Le grand commandeur des Heticques. — Le premier colonel. — Le second lonel.

LE GRAND COMMANDEUR DES HERETICQUES.

is (Messieurs), or sus, voy-cy le temps venu
uel nous parviendrons à nostre pretendu;
t heure, ou jamais, de faire une algarade
s chrestiens papaulx; je voy belle parade,
pouvoir attraper en moins d'un tourne-main
le terroir du roy.

LE PREMIER COLONEL.

Dictes-vous, mon cousin?

LE GRAND COMMANDEUR.

: mesmes aussy qu'un prince de Plaisance,
pense tout gaigner par doulceur et clemence,
bera attrapé avec ses alliés;
guisars espaignols, ses doubles repliés,
papaux italiens, et toute sa noblesse,
beront en nos mains sans canons et sans bresche.

LE PREMIER COLONEL.

Joües-tu, mon cousin?

LE GRAND COMMANDEUR.

Non, non, certainement.

LE PREMIER COLONEL.

Mais quoy! un si grand chat ne se prend pas sans g

LE GRAND COMMANDEUR.

Comment, Monsieur, comment? N'as-tu pas souv
Qu'un jour tu me disois, eschauffé sur la danse,
Qu'il faisoit bon pescher en un trouble surgeon,
De cercher les oyseaulx, quand un gros tourbillon
De vents s'entrechocquans enfante une tempeste,
Et contrainct le volage entrer en sa retraicte?

LE SECOND COLONEL.

Nous le voyons à l'œuil.

LE GRAND COMMANDEUR.

Or, voyes le placart,
Et ce que m'a escrit un mien brave soldart,
Prisonnier des papaulx.

LE SECOND COLONEL.

Sus donc, qu'est-il de fai
Quelle ville (Monsieur) prendrons-nous la premièr

LE GRAND COMMANDEUR.

** (1) est la meilleure et *** apres
La plus pleine de biens.

(1) Icy discretion n'a commandé d'user d'autant d'es mon vers que les noms de certaines villes polroient avoi lubes.

LE SECOND COLONEL.

Le camp en est trop pres,
Leurs princes n'en sont loing, et puis la citadelle
Regorge de soldats faisans la sentinelle.
Prenés-moy la cité, le chasteau tiendra bon;
Nous serions repoulsés par force du canon,
Qui viendroit defflanquer d'une tres-roide taille
Les forts, les bolevards, les pieds de la muraille.
Et puis à ces poissons, pour les bien attraper,
Il leur fault le morceau; aussi pour bien frapper
(Sans des-ligner un point) le but de l'entreprise,
Il vaudroit beaucoup mieulx par quelque gaillardise
Et par un beau parler doulcement amorcer
Les marchans et bourgeois, plustot que les forcer;
Il leur fauldroit donner quelque faulse asseurance,
Promettre du soldat totale delivrance,
Blasmer de leurs seigneurs la grande (1) cruauté,
Les nostres hault-louër, promettre liberté.

LE GRAND COMMANDEUR.

Vray'ment c'est bien parlé, disons-le par ensemble,
Irons-nous à ** ? dictes, que vous en semble?

LE SECOND COLONEL.

Encor un mot, je pri'. J'ay jadis tracassé
Presque tout l'ünivers; partout où j'ay passé,

(1) Non, non, Messieurs les heretiques, ne blasmés nos princes de cruauté; mais dictes plustost de chascun d'iceulx, et principalement de nostre bon roy des Espaignés, de Seigneur Alexandre, duc de Parme.

Est piger ad pœnas princeps, ad præmia velox;
Quisque dolet quoties cogitur esse ferox.

Ovide, I. *De Ponto*.

Ouy, certainement, et si je la tien
Par Dieu ! je soustiendroy le beau
Si l'on lou' la cité pour estre bien
Ses murs sont comme airain ; si p
De tours, de bolevards, on n'y voi
Ses tours sont haults rochers, qu'
Ses tours ne sont pas tours, sont pl
Le plat de ses remparts sont tres-l
Pour y marcher de front vingt ou
Ses remparts sont chargez non pa
Mais de ces gros canons, vrays fou
Pour mettre un camp en route, ain
Il nous la fault avoir, il la fault att
Et puis tout le pays peut bien mal

LE PREMIER COLON

Mais tous les citadins sont tres-bo

LE SECOND COLON

Amen ; qu'ils soient ainsi, qu'ils soi
Bons guysars, bons papaulx, encor
Car les gens de ...

Soit en Flandre, en Brabant, en Artois, en Espaigne,
Ou bien soit en Paris, soit en Reims — en Champaigne,
Ces choses vont criant qu'on a un lasche cœur,
Mal idoine au combat, sans force et sans vigueur.
Je pri' toujours, Messieurs, grandissime matiere,
De juger un pays mal-adextre à la guerre,
Par la mollicité de ses accoustremens,
Subjects comme un Protée à mille changemens.

LE PREMIER COLONEL.

Sont-ils tels? C'est faict d'eux, ils seront sans defense:
Tant et tant de ga-gays (1) m'en donnent l'asseurance.

LE GRAND COMMANDEUR.

Prenons donc jour (Messieurs): quel jour vous semble bon?
Prendrons-nous pour meilleur le jour de Pasques?

LE SECOND COLONEL.

Non,
Nous ne polrions avoir ni ranger en bon ordre
Nos pietons, nos scadrons, si qu'on n'y puisse mordre.

LE GRAND COMMANDEUR.

Prenons (2) jours apres.

LE PREMIER COLONEL.

Ce seroit le meilleur.

LE GRAND COMMANDEUR.

Et vous, qu'en dictes vous?

(1) *Gagay*, mot du pays de l'auteur, signifiant belle parade.
(2) 2, 3, 5, 6, 7, 8, 9, etc.

LE SECOND COLONEL.

Je l'accorde, Monsieur.

LE GRAND COMMANDEUR.

Or donc, tenons ce jour; je feray toute apreste,
Amassant mes soldats au son de la trompette.

ACTE IIII. — SCENE II.

ARGUMENT. — Icy le prædicateur Cordelier, volant s'acquitter du commandement à luy faict d'en hault, s'escarmouche et se bande vivement (selon son petit pouvoir) contre les curiosités et ornemens mondains, allumettes de paillardises, regnants par trop au my-lieu de son peuple.

LE FRERE MINEUR, SEUL.

Peuple fidel à Dieu, fidel à vostre roy,
Peuple qui ne sentés rien que l'ancienne foy,
Rejectant la nouvelle ainsi comme une peste;
Peuple qui, cependant que la grosse tempeste
Des mutins malcontens, contre un roy tant benin,
Traictable et catholic, desgoysoit son venin
Contre Dieu et sa mere, et sa tres-saincte Eglise;
Peuple qui, gentiment, sans aulcune feintise,
Sans en rien chanceller, vous estes tous rangés
D'un cœur et d'un accord, contre un tas d'orangés,
Soubs l'estendart du roy, prestant à Son Alteze
Le bras de bon conseil, l'appui de ta richesse;
L'on sçait bien des longtemps combien souventesfois
J'ay dressés grands combats du taillant de ma vois,
Combien j'ay escrimé d'estoc et de taillade
Contre les vestemens d'excessive parade,
Que je ne sçay quels gens pleins d'impudicité,
Hayneurs et vrays meurtriers de toute chasteté,

pportent fil-à-fil. Vous avez bien memoire
es propos que jadis au sacré consistoire
eslanceoy roidement contre vos grands estats ;
ais comme je voyoy qu'on ne se changeoit pas,
u'en vain de mes clameurs je battoy ceste enclume,
t que l'on m'escoutoit à demy par coustume,
elas ! helas ! (Messieurs) j'ay laissé de picquer
e mal que je debvois plus longtemps attaquer.
on Dieu, pardonne-moy, car j'avois esperance
ue tu les changerois par ta haulte puissance.
al-heur à moy, mal-heur ! pourquoy me suis-je teu ?
urquoy de tels excés ay-je parlé si peu ?
' sus, je veu' livrer des nouvelles alarmes,
prendray derechef le tranchant de mes armes.
sus, que maintenant de plus grande chaleur
ssaille ces *grandeurs surgeons de tout mal-heur*,
s *goulfres de tous maulx*, affin que la cholere
Seigneur offensé ne darde sa tonnerre,
s fouldres de son ire à l'encontre de nous.
r (Messieurs) dictes-moy, dictes-moy, pensés-vous
e Dieu le Createur, qui toise et qui mesure
s excés et pechez de l'humaine nature,
largeur, le profond, la longueur et haulteur ;
sez vous que celuy qui voit la profondeur,
abysmes des cœurs, n'aguise pas son ire
tre nous, quand il voit flamboyer et reluyre
vos accoustremens les boutons de fin or,
velours et satins ? et quand il voit encor
aistre en ses chrestiens un nouveau paganisme
ntissant la lueur de son christianisme ?
nd il voit ses chrestiens tout ainsi s'accoustrer,

Qu'une pompeuse dame, en mespris de
Au despit de son Dieu, brouillera son
Adjoustant la ceruse au teinct de son
De quel œil penses-tu te regarde ton D
Quand, pour y replastrer une estrang
Tu raze sa couleur du tableau de ta fa
Le Seigneur eternel forgeant l'humain
Faisons (disoit-il) l'homme en tout se
Et nous, nous luy disons, las! Bongr
Non, non, nous ne volons resembler v
Nous nous volons forger nostre propr
C'est braver nostre Dieu, et c'est s'es
Contre son bon voloir, quand l'on veu
Les traits de son pinceau. Toy, bourbi
Toy, geant contre sainct, veus-tu livr
Præsenter l'escallade ou t'armer derec
Contre le Tout-Puissant, ton tres-sou
Je voy qu'un Lucifer reprendra son ha
Voyant ces damoiseaulx rendre la mes
De chocquer, comme luy, contre leur

:ange en frisons, tu les viens regriller!
a routés à la plate couture,
riens relever en forceant ta nature!
(je te supply') quand d'un docte pinceau
int peincturier aura faict un tableau
de couleurs, voldra il bien permettre
tacard savatier, ou bien qu'un aultre maistre
ses couleurs? Et tu dis à part toy
ble aveuglé) que Dieu se taira coy,
n'aura soucy de faire la vengeance,
izes de toy son image et semblance
nict en ta face? Las! pauvres abusés,
n que ces couleurs, desquelles vous usés,
ldront tellement desguiser vostre face,
Juge æternel, n'y voyant nulle trace
zeau de sa main, nulles de ses couleurs,
ant rien du sien, je crains certes (Messieurs)
int tout allumé d'une juste cholere,
echassant de soy, vous chassant de son Pere,
oyant contre vous les arrests æternels,
justement, comme a tous infidels :
vous cognoy pas, vous n'estes mon ouvrage,
'estes marquetés du seau de mon image,
us avés brouillé le teinct de vos cheveulx,
ct de vostre face et le teinct de vos yeulx. »
ons un petit les mots espouvantables
Cyprian repentant, sur vous et vos semblables
oye horriblement : Tu n'auras pas l'honneur
r en sa beauté la brillante lueur,
andons, la splendeur, la clarté desirable
teze de Dieu (helas! ô miserable!)

Puis que tu n'as les yeulx comme il les avoit faicts,
Ains du tout desguisés, tout brouillés et desfaicts,
Tout masqués et fardés de pourpre ou de ceruse,
Ou d'une poudre noire ; et puis que par la ruse
Du serpent affronteur, tu te viens, mal-heureux,
Rebrouiller, mal content, le luysant de tes yeulx,
Leur donnant aultre lustre, et les faisant reluyre
Ainsi que deux soleils, *Va-va*, viendra il dire,
Va, refondu bastard, va, chrestien contrefaict,
Retire-toy de moy, puis que tu m'as defaict,
Je ne te cognoy pas ; va-va, fay ta retraicte
Chez cil qui t'a brouillés les beaux yeulx de ta teste !
Voyés, jeune bragard, voyés-moy de quel œil,
De combien doux regard Dieu fera bon recueil
A ces *chiens derompus* dont la jouë fardée,
L'accent non masculin, l'œillade mignardée,
Dont les pas branslotans d'un volu tremblement
Monstrent qu'hommes ils sont de barbe seulement.
Et jaçoit que jamais la bonté souveraine
Ne nous menaceroit de tant horrible peine.
Le bon nom, toutesfois, que l'on doibt tant cherir,
Que pour ne le point perdre, ou pour bien l'acquerir,
Tant tant de nobles cœurs ont faict tant de proüesses,
N'espargnants pas leurs corps, beaucoup moins leurs ri-
L'amour de ce bon nom, le soin de nostre honneur,[chesses,
Nous debvroit retirer de la vaine grandeur.
Car, di-moy, je te pri' (jeunesse desguisée)
Que puis-je concepvoir au fond de ma pensée,
Quand je vois tes cheveulx en frisons regrillés,
Tes exquis vestemens, sinon que vous volés
Meurtrir et martyrer d'un traict de vos œillades

L'ame du regardant? Ou bien, que vos parades
Comme le cercle à l'huis) nous disent sans crier
Que volés des marchans, qu'un cœur avanturier
Qu'un cœur chauld-fretillard, qu'une amoureuse rage,
Qu'une impudicité, qu'un lubricque courage
Se cache dedans vous? Tu monstres au dehors,
Quand jamais on n'auroit rien touché de ton cors,
Que le cœur est paillard, qu'une secrette flamme
Bouillonne en l'estomach et consomme ton ame.
Si point tu ne me crois, revolte un Tertullian,
Revolte un Chrysostome, escoute un sainct Cyprian,
Lequel apres son Maistre, et d'un accent terrible,
Courroucé, prononcoit ceste sentence horrible:
Pucelle (ce dict-il) si curieusement
Tu frizonnes ton poil, si trop pompeusement
Tu marches en public, ainsi qu'une deesse,
D'un pas trop mesuré faisant que la jeunesse
S'extase en tes regards, ne faict que souspirer,
Redoubler les sanglots : si tu viens attirer
Ravir, emprisonner par liens de gaillardise,
Allumer ou nourrir un feu de paillardise,
Un tison de péché ; et tant artistement,
Qu'en tuant, martyrant par ton beau parement
Les ames des voyants, tu sois encore entière,
Tu ne peus (ce dict-il) ô traitresse meurtriere,
Manteler et couvrir tant bien ton des-honneur
Qu'on te tienne pour vierge et pucelle de cœur,
Non, non, tu ne te peus nombrer en la rangée
Des vierges de ton Dieu. Ta face desguisée
Ton mol accoustrement, en faisant retentir
Une esclatante voix, te viendroit desmentir.

Ses argumens seroient, ses raisons et sa preuve
Seroient qu'en feuilletant les anciens, on y treuve
Que la mollicité, l'excés d'accoustrement
A de tout temps esté notable enseignement
D'une impudicité. Dy-moy, Vierge vestalle,
Claudia, dictes-moy, ta gloire virginale,
Ton renom, ton honneur, n'ont-ils pas soustenu
Mil brocards des Romains, pour avoir maintenu
Ton corps en ornemens resentants l'Epicure?
Qui me dira pourquoy la divine Escriture,
Nous volant crayonner la paillarde cité,
Pourquoy tant seullement l'a elle merqueté
Par ses accoustremens tissus de doulces laines
Dont le ver filandier a ses entrailles pleines,
Disant qu'elle avoit l'or en toile converti?
Un double accoustrement d'un velours cramoisi?
Une mantille d'or et que la satinée
Luy baisoit les talons soubs la damasquinée?
Qu'elle avoit en la main un vaisseau de fin or
Emmaillé de couleurs? et qu'elle avoit encor',
Oultre ce que dessus, oultre ceste parure,
Un lustre flamboyant d'argentine coiffure?
Qu'elle avoit les rubis, parmy les diamans
Artistement espars sur tous ses vestemens?
Qu'elle avoit les carquans, les cheisnes pendillantes
Trois fois autour du col? que les pierres brillantes
Espandoient leurs rayons d'un et d'aultre costé,
Si qu'elle oultre-passoit le soleil en beauté?
Dictes-moy (je vous pri') pourquoy ceste escriture
N'a volu coulourer de quelque aultre peincture
La paillarde cité, que par son ornement?

Croy-moy qu'elle vouloit monstrer ouvertement
Que ces draps enyvrez de bastarde teincture,
Ces satins, ces velours degastent la nature,
Et qu'ils sont vrays tesmoins d'extreme paillardise,
Instrumens souffle-feu de nostre convoitise.
Sont deux mots si voisins que *paillard* et *gaillard*,
Qu'en nommant le *gaillard*, j'entendray le *paillard;*
Et je pense à bon droit que ceulx du premier âge,
Les forgerons des mots de nostre doulx langage,
Ont forgés ces deux mots non sans grande raison
Si bien se resemblans de figure et de son
Que si de l'un des deux l'on retranche une lettre
Le gaillard est paillard, ou le polra bien estre.

Encor' qu'il soit ainsi, que ton cœur n'est paillard,
Combien que sur ton corps tu sois brave et gaillard :
Nonobstant je te dis avecq un sainct Hierosme,
(Non sans grand fondement) que la femme et que l'homme,
Desquels les ornemens superflus et pompeux
Polroient bien esbranler les esprits vertueux,
Jaçoit que ce venin n'en-dommage personne,
Et que ce doulx poison en rien ne l'empoisonne,
Ils n'eschapperont pas les jugemens de Dieu,
Car ils l'ont præsenté jaçoit qu'on ne l'ayt beu.

Tu dis (jeune bragard) tu dis que tu es riche,
Que tu as les moyens, qu'il n'en fault estre chiche,
Et que Dieu ta donné les biens pour en user :
Je t'en donne congé ; mais non d'en abuser.
Use moy de tes biens en chose salutaire,
Est choses que ton Dieu te commande de faire.

Le Lazare à ton huis meurtrissant ses sanglots,
N'a pas des vieulx haillons pour mettre sur son dos;
Il donne mille cris, il tremblotte à ta porte;
Il souffle entre ses doigts l'haleine à demy morte.
Tu le vois languissant pour un morceau de pain;
Contre sa nudité, dechasse luy sa faim :
Met tes biens, tes thresors, ta chevance et usure
Entre les mains de Dieu, secourant sa faicture.
Reschauffe ton Seigneur en son pauvre indigent.
Cache là ton avoir, enferme ton argent
Es coffres d'asseurance. Aultrement si tu pense,
Qu'on en peut abuser, tu commets double offense.
Non, non, ne pense pas que les dons de ton Dieu
Sont pour en abuser; car l'encens, et le feu
Nous est aussi donné; est-ce pour le service
Des Dieux qui ne sont Dieux? C'est pour le sacrifice
D'un vray Dieu très-puissant. Davantage l'acier,
Le fer et tous metaulx sont pour le labourier,
Pour en faire une faulx, une retourne-terre,
Non pour homicider d'une main sanguinaire :
Si Dieu nous a donné la voix du rossignol,
Ses accents et fredons, est-ce pour estre mol,
Pour chanter les amours d'une folle maistresse,
Ou pour en esbranler quelque chaste Lucrece?
Tu dis que tu es riche : or sus, je le veu bien;
Mais il n'appartient pas au fidele chrestien
Se vanter en ses biens. Qu'en dict le miserable,
Qui se void maintenant en peine perdurable?
Las! que m'ont proffité mes estats, ma grandeur!
Las! que m'a-il valu d'avoir esté vanteur
De tant et tant de biens? d'un pas viste et volage;

Là qu'ils sont escoulés, tout ainsi que l'ombrage!
Sainct Paul, qu'en diras-tu? Je voldroy (dict-il) bien
Qu'un riche s'estimast comme s'il n'avoit rien,
Qu'en ayant les thresors, les biens en abondance,
Il fust comme celuy qui n'a telle finance.
Mais voyés, je vous pri', s'il convient mesurer
De l'aulne de ton bien pour te bien accoustrer;
De quoy s'accoustreront nos comtes, ducs et princes,
Les barons, les marquis, les maistres des provinces?
De quoy se vestira la Majesté du Roy?
Qu'auront les Empereurs davantage que toy,
Si tu veus maintenant que, selon ta richesse,
Tu te peus accoustrer ainsi que la noblesse?
L'Empereur et le Roy sont-ils damasquinés,
Revestus de velours, de pourpoints satinés?
Ont-ils les boutons d'or? les haults chappeaux de raze?
Ont-ils les brodequins et la blanche cuirasse?
Sont-ils escarlatés? ont-ils les vestemens
Remplis de taffetas? ont-ils les passemens
Picqués et repicqués? ont-ils une chaussure
De soye entre-lassée? ont-ils belle troussure?
L'escharpe leur pend-elle, ou deux ou trois faveurs,
Trois fois au-tour du col, de diverses couleurs?
Ont-ils le coutelas et la fueille guerriere
Qui leur bat le costé? la daghue par derriere?
Aux bouts les pommes d'or? les fourreaus de velours?
Ont-ils pas repliés en trois et quattre tours
Les carquans; sur les doigts les anneaulx par douzaine?
Et l'une et l'aultre main est-elle toute pleine
D'escarboucles, d'aymans, de rubis reluysans?
Qui est-ce des bourgeois, d'entre nos artisans,

Qui, pour les achepter, n'ait bien à suffisance
Les doublons-pistolets? Mais c'est grande ignoran
D'estimer que les biens facent que l'artisan
En puisse faire aultant qu'un noble courtisan ;
Qu'un bourgeois, qu'un marchant, qu'un vendeur
Se puisse revestir de manteaux et robbettes, [
De pourpre, de velours, de satin, comme un roy.
Sus donc (jeusnes bragards) tranchés, retranchés-
Le trop que vous avés ; faictes-moy la retranche
D'un tas d'accoustremens des paillardes de France
Reprenés le viril et l'habit masculin ;
Ostés-moy, je vous pri', ces colliers de fin lin,
Vos brasselets frisés et la fine chemise ;
Effacés-moy ce fard, qui par trop vous desguise,
Qui noircit la lueur du nom de vos ayeulx,
Desquels les ornemens n'estoient tant precieux ;
Rendés-moy à Cæsar le droit d'obeissance,
Monstrés qu'un magistrat a sur vous la puissance :
Monstrés que la defence et les cris d'un senat
Ne sont pas faicts en vain ; faictes qu'un magistra
Qui vous gouverne en paix, en douceur et justice,
Guerdonnant les bien-faicts, punissant la malice,
Faictes qu'il ne se doeuille en son gouvernement,
En voyant que ses cris vous donnent changement.
Ostés-nous ces venins qui trop nous empoisonnent
Ces liens, ces trebuchets, qui les bons emprisonn
Vous, simples manouvriers, rendés aux artisans
Leur droit ; vous, artisans, ne l'ostés aux marcha
Vous, marchans, aux bourgeois ; bourgeois, à la n
Et toy, noblesse, au Roy ; ou la main vengeresse
Le bras de vostre Dieu justement courroucé

Viendra tant roidement sur vous tous eslancé,
Que tant que le soleil esclarcira le monde,
Tant que Dieu sera Dieu de la terre et de l'onde,
Vous servirés d'exemple à la posterité,
Que vous avés despleu à la Divinité
Par pompes et grandeurs. O jeunesse aveuglée,
Si tu pouvois sonder le fond de ma pensée!
Si tu voyois mon cœur (pleust à Dieu qu'une fois
Je le peusse enfanter au my-lieu de tes doigts,
Ou que mon estomach fust percé d'une lance)!
Tu lirois au dedans quelle est ma bien-vœuillance
Vers toy, et tu polrois manifestement voir
Mon amour tres-entier, mon bon cœur et vouloir;
Si pour un cœur de chair tu n'avois une roche,
Tu verrois que mon cœur est tout bon, sans reproche,
Que je suis amateur, diray-je? ou amoureux
De la prosperité, que le but de mes vœux
N'est que de destourner la triple-une-puissance,
De ne point desbander dessus toy sa vengeance.
Les filles de Sion, pour avoir cheminé
Le cou droit estendu; pour avoir aguigné
D'un coing d'œil amoureux, et marché par mesure,
Comme un cerf forestier hault-levant la ramure;
Ont-elles pas senti combien estoit pesant
Le bras, les mains, les coups du Père tout-puissant?
Lisés-moy, je vous pri', lisés-moy la menace
Que leur faict Isaie, et avecq quelle grace
Il tonne fouldroyant les arrests de son Dieu.
Pour toutes les grandeurs du peuple de ce lieu,
Le Seigneur (ce dict-il) *ostera de vos filles*
Les coiffes, couvre-chefs, les miroirs, les aiguilles,

Perruques et carquans, les demy-mantelets,
Les anneaulx, les rubis, les dentus brasselets,
Les liens escarlatés et les perles brillantes
Du tendron de l'oreille et du front pendillantes.
Le Seigneur (ce dict-il) ostera vos odeurs,
Vos habits musquetés, vos pommes de senteurs,
Les souliers, et colliers, et la fine chemise ;
Il ostera de vous ce qui trop vous desguise :
Il tournera sa rou' pour pommes de senteurs,
Vous aurez flots sur flots les eaus de puanteurs :
Et pour la chevelure hault et bas crespelée
Vous n'aurés nuls cheveulx, mais la teste pelée :
Pour un couvre-cheveux, pour un couvre-estomac
D'un vin subtilizé tu n'auras que le sac ;
Un cordeau renoué pour la belle ceincture,
Pour la doulce chemise une haire bien dure.
Sommes-nous donc meilleurs que ce peuple mignon,
Ce peuple bien-aymé, ce trouppeau de Sion ?
Esperons-nous (Messieurs) en faisant le semblable,
D'eschapper la fureur de ce juge équitable ?
Or sus, où est donc l'œil tant soit il aveuglé ?
Où est, où est le cœur tant soit-il desreiglé ?
Où est l'entendement si noirci d'ignorance ?
Où est l'esprit si fol, qui ayt quelque esperance
De vivre, en avallant une mesme boisson,
Qui leur auroit servi de mortelle poison ?
Dy-nous, si tu voyois qu'au despend de ma vie
Je mangeasse un morceau, voldrois-tu par envie
En gouster apres moy ? Si tu vois ton prochain
Mourir en savourant un aigre-doulx venin,
Tu n'en veus pas taster. Prendras-tu l'esperance

De pouvoir eschapper les coups de la vengeance,
Offensant comme iceulx ? Chrysostome, dy-nous,
Polront-ils eschapper l'effroyable courrous ?
Je *demande avecq toy;* s'en la loy de Moyse
Dieu tant se choleroit pour ceste gaillardise,
Que doibt donc esperer par tant d'accoustremens
Le chrestien, quand la grace et tant d'enseignemens,
Quand les rayons du ciel, la divine lumière,
Le debvroient réguider en plus droicte carriere?
Je *dis avecques toy;* qu'a meilleure raison
(Puis que nous avallons une egale poison,
Apres avoir receu l'Evangile et la grace)
Se debvroit fouldroyer sur nous ceste menace.
Je *dis avecque toy;* si pour nostre grandeur,
Nous ne sentons cy-bas la divine fureur,
Qu'une peine plus grande, un tourment plus horrible,
Un arrest plus estroict, un fléau plus penible
Nous attend aux enfers. Mais, las! helas, mon Dieu!
Puni-nous aigrement plustost en ce bas lieu,
Qu'attendre apres la mort. Trance nous, brusle et taille,
Dechicquette ton peuple en un champ de bataille,
Afin que tu pardonne en ton æternité,
Car tu es, ô Seigneur, d'une telle æquité
Qu'attendant les pecheurs au point de repentance,
S'ils vont escrevissant, tu doubles ta vengeance.
Bongré maugré, Messieurs, il fault faire le chois
De tous : ou nous changer, ou sentir une fois
Sa fureur icy bas, ou bien en l'aultre monde
D'un bras plus furieux sous l'abysme profonde.

ACTE IIII. — SCENE III.

Argument.— Icy le Bragard et Pompeux en devise familiere avec Preud'homme, montre que tant s'en fault qu'il veuille mieux f[...] et retrancher ses superfluités, que mesmes plustost il en feroit d[...]vantage, combien qu'il ne le dict.

Entreparleurs. — Le Preud'homme. — Le Bragard.

LE PREUD'HOMME.

Gaultier, n'estois-tu pas hier à ce beau sermon
Que faisoit nostre maistre ?

LE BRAGARD.

Ouy dea, pourquoy non ?

LE PREUD'HOMME.

Eh bien, que vous en semble ?

LE BRAGARD.

Il a certes grand'grace,
Il a un beau parler, mais un peu trop d'audace.

LE PREUD'HOMME.

Pourquoy ? qu'a il donc dict ?

LE BRAGARD.

Il presche plus avant
Que s'il eust avecq Dieu devisé peu devant
Comme son conseiller, comme un des secretaires
Qui sçavent ses advis, cognoissent ses affaires :
Il parle tout ainsi comme s'il avait beu
La boisson nectarée, à la table de Dieu ;
Comme si front à front, la courtine tirée,

Il eust veu le Seigneur en sa court ætherée
Pour nous venir prescher. Que peut-il, luy, sçavoir
Ce que Dieu nous veult faire, ou quel est son vouloir?
Dieu n'est pas si cruel, son courroux ne s'allume
Pour tant petite chose : et puis c'est la coustume.

LE PREUD'HOMME.

Dictes-vous la coustume? et depuis combien d'ans?
Ton pere avoit-il donc tous ces accoustremens,
Que l'on a maintenant? La voylà bien ancienne;
Et s'elle estoit ancienne, elle seroit payenne.
Babylone a trouvé la diverse couleur
Pour teindre et bigarrer : Attale est inventeur
D'entre-lasser de l'or ; et la Camelottée
D'ondelettes couverte, a jadis inventée
L'ancienne Tanaquil : le satin, le damas,
Vos draps de velours raze, et vostre taffetas
N'est-il pas inventé d'une race barbare?
Les Scythes l'ont trouvé. Et la pourpre tant rare
Qui nous l'a inventée? Un chien premierement,
Puis le lascif Hercule, ainsi qu'esperdument
Il aymoit une dame, affin de luy complaire
Muguet trop fretillard en l'amoureuse guerre,
Luy en feist son hommage. Et ne fault pas doubter
Que le diable apostat, qui nous feist culbuter
De l'estat de justice (ainsi qu'en recompense,
Ainsi que pour loyer, pour pris de nostre offense,
Et pour nous amorcer à plus grand choppement)
N'ayt battu le premier l'or massif et l'argent,
Les pierres que l'on voit brandonner et reluyre
Sur nos accoustremens.

LE BRAGARD.

Et donc voldriés vous dire
Que Dieu ne les ayt faict : car si Dieu les a faict,
Il n'y a que reprendre, ou qui soit imparfaict,
Qui ne soit salutaire, utile et profitable.

LE PREUD'HOMME.

Dieu vray'ment les a faict ; mais la ruse du diable
Nous les a cultivés, pour faire, s'il pouvoit,
Abuser les humains (comme, las ! on le voit).
Quand au prædicateur, que tu blasmes d'audace,
Hault-louant neanmoins son parler et sa grace,
Tu n'as que tres grand tort ; il n'y met rien du sien,
Que sa façon de dire; il preuve tout fort bien,
Il fonde ses raisons sur la Saincte Escriture,
Sur les ancieus Docteurs et puis sur la nature.

LE BRAGARD.

Il a beau de crier, tonner et fouldroyer.

LE PREUD'HOMME.

Et n'est-ce pas, dy-moy, chose pour hault crier,
Pour verser à grands flots les torrents d'éloquence,
Quand on voit le prochain puni pour une offence,
Pour un mesme peché que nous commettons tous,
N'est-ce pas (je vous pri') pour en craindre les cous?
S'il use de menace, helas ! ce n'est sans cause,
Puis que pour tant d'édicts l'on faict tant peu de chose-
Vous sçavez, je le croy, combien et quantes fois
L'on nous a defendu le mesme, et toutesfois
Nous ne proffitons rien ; s'il use de menace,

Vray'ment c'est à bon droit, et ce n'est par audace,
Mais plustost par l'ardeur qu'il a de nous revoir
Quelque fois amendés ; je lou' son bon voloir.
Et certes je crain bien qu'il ne nous prophetise
Ce qui nous adviendra pour ceste gaillardise.

LE BRAGARD.

Que veult-il tant crier ? Sommes-nous pas tout seuls ?
On en faict dadvantage aultre-part.

LE PREUD'HOMME.

Je le veuls.
Helas ! helas ! mon Dieu, quelle resjouissance,
Si devant ou apres la cœleste vengeance
Survient les accabler ? s'ils en font plus que vous,
De l'aulne des péchés Dieu mesure ses cous.
Joinct aussy, quand jamais la divine Haultesse
Ne voldroit pour cela de sa main vengeresse
Nous punir aigrement ; le blasme et deshonneur
D'estre appellés douillets, femmelettes sans cœur,
Hommes tant seulement par le poil du visage,
Nous debvroit vivement pinceter le courage
De faire la retranche, et monstrer au dehors
Que nos cœurs sont virils aultant bien que nos cors.

LE BRAGARD.

Commence qui voldra, je suyvray la coustume :
On ne doibt desmarcher d'une trace commune.

ACTE IIII. — SCENE IIII.

ARGUMENT. — Icy les ennemys (Dieu ainsi le permettant pour retrancher les grandeurs de son peuple) poursuyvent leurs entre-prises cauteleusement, et par tromperie selon leur ordinaire.

Entreparleurs : Le grand commandeur. Le 1er colonel. Le 2e colonel.

LE GRAND COMMANDEUR DES HÆRETICQUES.

Messieurs, le temps approche, auquel nous debvions pren-
Les villes que sçavés; il ne fault plus attendre. [dre
Nos escadrons sont prests, voy-cy que mes soldarts
N'attendent que le mot, voy-là mes estandarts
Flo-flottants sur la place, hastons nos entreprises.
Sus, sus courage avant, renversons ces églises.

LE 1er COLONEL.

Marchons (Monsieur), marchons, marchons; qu'atten-
Que n'y sommes-nous jà ! [dons-nous ?

LE 2e COLONEL.

Tout doulx (Monsieur) tout dous.
Ne nous eschauffons pas : en si haulte entreprise
La fureur n'y vault rien, la prudence est requise.

LE 1er COLONEL.

Que convient-il donc faire ?

LE 2e COLONEL.

Il me semble très-bon,
De nous partir en deux ; qu'un mil ou environ
De nos braves pietons, en marchants se desguise,

Comme gens ne faisans qu'estat de marchandise,
Tous sans leurs morrions, sans espé, sans harnois,
Et sans leur harquebuze, ainsi que bons bourgeois,
Pour, faisants les lourdauts, entrer quelque journée
Devant nous finement, et devant nostre armée,
Pour le tout espier; et puis d'un bon matin
Sur-prendre quelque porte.

LE GRAND COMMANDEUR.

Il est bon; mais affin
Que tout se porte mieulx, et sans nostre ruine,
Instruisons nos soldats: qu'on sonne la sourdine.

ACTE IIII. — SCÈNE V.

ARGUMENT — Le grand Commandeur faict icy sa harangue aux soldats, les enseignant de ce qu'ils debvront faire en ceste entreprise.

Entreparleurs : Le grand commandeur et le capitaine. Les soldats.

LE GRAND COMMANDEUR.

Soldats ayme-combats, si, depuis vostre enfance
Jusques à maintenant, par la vostre vaillance
Vos noms presque du tout sont rendus immortels,
Ce jourd'huy (mes enfants), je pri', monstrés-vous tels
Suyvant nostre conseil, que vostre ancienne gloire
Reçoive accroissement par nouvelle victoire.
Nous avons entreprins de regner au plus hault
De France, de Brabant, d'Artois et de Haynault,
Et volons attraper, par force ou par finesse,
Le cartier des Papaulx, qui flotte en sa richesse.

Vous serez tous seigneurs, vous aurez les butins
Sans compter vostre gage, et serés citadins
Des forts les plus fameux, si nous les pouvons pre[illegible]d
Pour les mieulx attraper, et plustot les surprendre.
Vous (Monsieur) vous irés avec un mil pietons
Sans armes, desguisés en marchans de moutons.
L'un devant l'aultre apres, huit ou dix d'une bande,
Et tout en lourdinant, en diligence grande
Entrerés là premiers deux ou trois jours devant
Le jour de nostre mot ; la trouppe cependant
Armée, embastonnée, et mise bien en route
Viendra au poinct du jour.

LE CAPITAINE.

Nous irons.

LE GRAND COMMANDEUR.

Mais escoute.
Vous estans empietés, vous irés tout coyment
Vous armer soubs la cappe, et puis couvertement
Vous irés aux aguets; vous irés recognoistre
Leurs remparts, et leurs forts, le foible pour le battre,
Et puis finardement au premier poinct du jour
(Je dy du jour præfix) vous irés à l'entour
(Comme volant passer) de leur porte de France,
Afin qu'estant ouverte, à coup en diligence
Vous la puissiés saisir, prendre les clefs, crier
Orange, Orange, Orange, et nous d'un pied leger
Pesle mesle accourans au son de la pistoule,
Pour vous donner secours entrerons à la foulle.

LE CAPITAINE.

Sus donc ! braves soldats, fleur de tout ce pays,
Mettons les armes bas, pour gaigner un tel pris ;
Quittons le coutelas, la daghue et la rondache ;
Cachons nos morrions, la guerriere cuirasse,
Masquons nous en marchans : nous serons les vainqueurs,
Nous les pillerons tous, et serons tous seigneurs.

ACTE V. — SCENE I.

Argument : Le Redempteur, voyant l'obstiuation des mondains après avoir faict son pouvoir de les convertir, abandonne son peuple à la cruauté de ses ennemys.

LE REDEMPTEUR SEUL.

Maintenant je voy bien que la dure cervelle
De ce peuple tousjours bouschera son oreille
Aux cris de mes prescheurs ; je voy que ses grandeurs
Ne prendront changement pour toutes leurs clameurs.
J'ay, selon ma coustume, usé de grand' clemence,
Desirant son retour au port de repentance.
J'ay faict ce que j'ay peu pour les tirer à moy,
Affin que (tout ainsi comme ils sont pour la foy,
Suyvans les estandarts de l'Eglise romaine
S'esloignans des filets d'une eglise mondaine
Nouvellement songée), aussi chrestiennement,
Humblement, sans excés, ny trop pompeusement,
Ils gardassent tousjours le poinct et la mesure
En leurs accoustremens, en toute leur parure.
Je leur ays envoyé ce grand prædicateur,
Très-sage et bien-disant, fervent et zelateur,

Pour reprendre aigrement d'une saincte asseurance
Leurs estats et grandeur. Il a faict sa puissance.
Oultre plus, je les ay proveu d'un magistrat
Qui m'ayme et me revere, et maintient son estat
En la droite carriere, en chemin de justice,
Guerdonnant les bien-faicts, punissant la malice,
Qui par cris, par edits, quelquefois en doulceur,
Quelquefois meslangeant l'aigre de sa rigueur,
Tasche de les dresser. Que debvoy-je plus faire?
Ou que n'ay-je pas faict pour mon peuple distraire
De ses trop grands estats? Encor si tu volois
Maintenant obeyr au doulx son de ma vois!
Ah! si tu te volois maintenant recognoistre!
Il n'est encor trop tard; je te feroy paroistre
Que je n'ayme la mort d'un esgaré pecheur,
Ains plustot qu'il retourne et vienne à son bon-heur,
Se jecter en mes bras avecq une esperance,
D'un cœur triste et dolent, ne craignant la vengeance.
Mais, helas! je voy bien, je voy, helas! helas!
Que bongré maugré moy le pesant coutelas,
Le bras de ma fureur, les feus de ma cholere
S'eslanceront par moy, par la gent estrangere,
Sur ce peuple obstiné. Car, leur ancienne foy,
Leur fidélité grande à l'endroit de leur roy,
Tant de louables mœurs, que je vois y reluyre,
Germer et proffiter, bourgeonner et produire
Tant tant de bons jettons (affin que ces estats
Ces pompes, ces grandeurs ne mettent tout au bas,
Ne viennent tout gaster, tout brouiller et corrompre
Leur foy, leurs bonnes mœurs, ou froisser a derompre
Leur stoïque roideur), tout cela d'un accort

Me dict, si je les veus reconduire à bon port,
Qu'il fault que je les matte, il fault que par la guerre
Je retranche leurs biens, et que par un contraire,
Par un contre-boucon, je chasse la poison,
Le ret, le trebuchet, le filet, l'hameçon
De ceste iniquité, leur chevance trop grande
Source de ces estats. Or je voy que la bande,
La bande fretillarde, et trop ayme-combats,
(Qui semble avoir choisi pour lieu de son trespas,
Pour sepulchre et sarcueil, pour tombeau l'heritage
De ce bon Charles Quint, de son noble lignage),
La bande scismatique ose bien se vanter,
Au secret de son cœur, de mettre et de planter
Ses pillarts escadrons sur ces belles campaignes
Sans en avoir placart du bon roi des Espaignes ;
Elle ose se vanter de planter ses guidons
Au verger non pas sien, sur le front de ces monts,
Par force de ses bras ! He ! que pense tu faire ?
En vain, si je voloy, racaille de la terre,
Tu te promets cecy ; mais je me serviray
De ta faulse entre-prise, et j'en distileray
Un bien, par l'alambic de ma haulte puissance,
Pour ce peuple aveuglé. Sus donc ! sus, encommence;
Avance, à ton mal-heur, tes guidons orangés
Sur ce peuple pompeux ; courrés, volés, rongés,
Rançonnés et tués, je vous lasche la bride,
Rongés, volés, courrés, où la rage vous guide.

ACTE V. — SCENE II.

ARGUMENT. — Icy les ennemys, par la permission de Dieu, d
quelque ville.

**Entreparleurs : Le capitaine. — Les sol(
Le preud'homme. — Sa femme.**

LE CAPITAINE.

Les clefs, poltron ! les clefs. Quitte ta poche bas
Ça, vilain ; ça, poltron, ne te bouge d'un pas !

LES SOLDATS.

Orange, Orange, Orange, Orange, Orange, Ora

LE PREUD'HOMME.

Qu'est-ce que j'oy ?

LES SOLDATS.

Orange !

LE PREUD'HOMME.

Hé ! voi-cy chose es

LES SOLDATS.

Tu', tu', tu', tu', tu', tue.

LE PREUD'HOMME.

Hé ! quelle est ceste
Hé ! qu'est-ce que l'on crie ?

Ayant regardé par la fenestre, il dira :

Ah, Dieu ! sont hug
Ma femme, leve-toy viste !

LES SOLDATS.

Ville gaignée!
Ville gaignée!

LE PREUD'HOMME.

Avant, debout, ma bien-aymée;
Debout, debout!

LA FEMME.

Si tempre?

LE PREUD'HOMME.

Avant tost, levons-nous!

LA FEMME.

Mais pourquoy si matin?

LE PREUD'HOMME.

Pourquoi, ce dictes-vous?
Nous voicy tous perdus!

LA FEMME.

Comment?

LE PREUD'HOMME.

Avant, Louyse.
Voicy les huguenots, voicy la ville prise.

AD LECTOREM.

Si gravitati quandoque non servio (amice Lector) memento versus Horatiani :

Intererit multum Davusne loquatur an Heros.

FIN.

Spemque metumque inter.

A SAGE ET VERTUEUX PERSONNAGE

S[r] CHARLES D'YDIER,

SECRÉTAIRE A MONSEIGNEUR LE DUC D'ARSCHOT, ETC.

—

Mon Homere belgeois, qui sur tout l'univers
Vas gravant ton beau nom par burin de tes vers;
Qui, par tes beaux propos, par ta doulce guitterre,
Nous tires à t'aymer du plus loing de la terre,
Sieur Charles mon amy, voire et mon principal,
Puisque toy, comme moy, soubs un sceptre papal
Tu veus vivre et mourir, sachant que ce grand maistre,
Seul peintre d'Alexandre, accoustumoit de mettre
Son chef-d'œuvre en public, affin qu'aux jugemens
De chaque clair-voyant il feist ses changemens
Où bon luy sembleroit, ne prisant pas l'audace
D'un ord-gras savatier, sans amis et sans grace;
J'expose mon tableau pour la premiere fois
Au regard de chacun des miens et des François;
Chacun voldra juger des traicts, de la mesure,
S'il est trop brun, trop blanc, ou trop chargé d'azure;
Mais si ne veu-je pas qu'un Gaultier ou Thibaut,
Je ne sçay quel nasard, quelque lousche lourdault,
Qu'un bossu cordonnier y passe sa pantouffle,
Qu'il barbotte grondant, ny qu'aux autres il souffle :

Cecy, celà va mal. Mais toi, gentil ouvrier,
Toy, Pindare belgeois ; toy, vray mache-lau
Toy, toy, pren le pinceau, regarde pres, et tr
Fay de nouveaux craions, et les vieux en effa
Je t'en donne congé. En public, en secret,
Fay ce que bon te semble, ouy : car ton dec
En ce mestier est roy ! Si ma rude ceruse
Ne contente tes yeulx, ou si trop ombrageus
Te sembloit ma couleur ; fay-moy ce grand p
D'un peu mieulx la broyer, d'un peu plus la l
La plus vermeillonner, la faire plus riante,
Je chanteroy ton los à gorge hault-criante.
Repren-moy (maistre ouvrier) d'un cœur tout
Couche-moy mes erreurs toutes en un beau
Sachant que, n'ayant pas la peincture franço
J'ay plastré mon tableau de la mienne monto

F. Philippes BOSQU

Montois, vostre humble o

Spemque metumque inter.

A F. PHILIPPES BOSQUIER,

Jadis son confrère aux escoles latines,

Mr Jessé Duquesnes.

J'ay souvent joinct la plume à mon papier,
Pour craionner ton hault los (mon Bosquier)
En peu de traicts, pour laisser ton image
A nos nepveus naissans apres nostre âge,
Et pour chanter la gloire et le bon-heur
Que Dieu te faict, te faisant cest honneur
Que d'emporter le los et la victoire
Sur tant d'esprits divins et pleins de gloire,
Par ton engin, que le grand Gouvernant
Feit tant subtil, qu'il va tout comprenant :
Mais certe' ouy, ma grande insuffisance
M'a empesché, me faisant remonstrance,
Que je seroy par trop audacieux,
Volant trop hault d'un vol presomptueux,
Si j'escrimois, ou en vers, ou en prose,
A toy, qui as sur ton doigt toute chose.
Mais si ne puis-je (encor' qu'avantureux)
Tout estonné des succés bien-heureux

Que Dieu t'a faict, qu'icy je ne m'escrie
Trois fois heureux qui t'ont donné la vie !

Si, pour prescher la parolle de Dieu,
Tu es requis encor qu'à l'improveu :
L'on est ravi de ta grande eloquence
Pour ton bas âge, et de ta sapience ;
Tes auditeurs admirent grandement
Ton beau parler, ton humble portement.

Si puis apres le temps le veult permettre
De recreer ton esprit, et fais naistre
Quelque poeme ou quelque tragedie ;
Qui est celuy devant qui tu mendie?

Ou est celuy (a du Bartas françois,
A ce Ronsard, à plusieurs des Montois,
N'ostans leur los, ny moindrissant leur gloir
Qui de ton nom ne lou' hault la memoire?

Ceux qui verront cest enfant premier-né,
Voldront qu'en brief tu leur sois couronné
Et je pri' Dieu qu'en parfin il te donne
Pour ton loyer la celeste couronne,
Et maintenant un laurier triomphant
Qui en tout temps demeure verdoyant.

APOGRAPHUM LICENTIÆ PRÆLATI.

rater Franciscus de Astudillo Ord. Minorum reg. :rvantiæ provinciæ Flandriæ minister, ac R^{mi} Patris ri Generalis commissarius cum plenitudine potestatis :r eamdem provinciam, in Christo sibi plurimum :to filio F. Philippo Bosquier, salutem et pacem in iino sempiternam. Quoniam nuper nobis à te humi- supplicatum est, ut tibi concederemus licentiam tra- li prælo libellum tuum gallico versu conscriptum, cui .us : *Tragœdia nova dicta Novacula parva cultus ıdani*. Hinc est quod annuentes, ac faventes piis tuis s, damus et concedimus tibi licentiam faciendi quod tulasti, ut secure prodeat liber in publicum, sic tamen ıb iis, quorum est approbate, ante approbetur, et sub- ıetur, nec quiquam nisi privilegiato, et legitimè autori-) committas tipographo. Vale in Domino et ora pro . Datum in conventu nostro Namurcensi, sub meo chiro- pho, officiique mei sigillo minori, anno 1588, die ısis Augusti 3, feriis Fœlicis et Adaucti martyrum.

F. Franciscus de Astudillo
Qui supra manu propria.

:este tragœdie, comme monstrante manifestement le ınd courroux de Dieu contre son peuple voire très- holicque, pour la superfluité de ses ornemens mon- ns, me semble ne contenir rien qui puisse offenser ; oreille vrayement catholicque.

A. Masius S. *Theol.*,
Licent. de Namur.

NOTE

SUR

LE PETIT RAZOIR DES ORNEMENS MONDAINS.

—

L'auteur de cette pièce singulière naquit à Mons en 1561, et mourut à Avesnes en 1631. Il étùdia à Paris, entra dans l'ordre des Récollets et pendant un voyage qu'il fit à Rome il acquit la bienveillance du cardinal Baronius.

Sa *Tragœdie nouvelle*, imprimée à Mons en 1589, fut si bien accueillie du public qu'il s'en fit d'autres éditions dans la même ville en 1596, et à Paris en 1612; elle a été réimprimée textuellement, dans le tome I[er] des OEuvres latines de Bosquier, Cologne, 1621, 3 vol. in-folio; mais on n'y trouve plus la dédicace au duc de Parme.

Malgré ces réimpressions, cette pièce est devenue d'une rareté extrême; M. de Soleinne n'avait pu, après des recherches aussi longues que patientes, s'en procurer, pour sa magnifique bibliothèque dramatique, qu'un exemplaire imparfait d'un feuillet et privé du titre.

Les auteurs de la *Bibliothèque du Théâtre-François* (1768, t. I, p 283) ont donné une analyse du *Petit Rasoir*, mais sans fournir aucune citation.

C'est dans le quatrième acte que le bon Père, se livrant à tout son zèle, fait un long sermon contre la parure et le libertinage; il en prévient lui-même en note: « Ici le

prédicateur cordelier voulant s'acquitter du commandement à lui faict d'en hault, s'escarmouche et se bande vivement, selon son petit pouvoir, contre les curiosités et ornemens mondains, allumettes de paillardise. »

Le père Bosquier a laissé plusieurs recueils de sermons, fort oubliés aujourd'hui et qui sont des plus singuliers : on en a imprimé six volumes ; ils se rapportent tous à la même parabole de l'Évangile : *L'Academie des pécheurs bastie sur la parabole du prodigue evangelic*, Mons, 1596, 8° ; *la Servitude des pécheurs tiree sur le modele du prodigue evangelic*, Arras, 1600, 8° ; *Sermons sur la parabole du prodigue evangelique*, Paris, 1612, 4 vol. 8°. Dans tous ces sermons on trouve un luxe surabondant d'érudition ; les poëtes latins les plus hardis, Catulle et Martial, y sont cités aussi bien que la Bible et les Pères ; les expressions les plus malsonnantes, les mots les plus grossiers y fourmillent à chaque page. Qu'on nous permette quelques citations fidèlement transcrites, on verra quel langage admettait la chaire au commencement du XVII[e] siècle ; et tout cela s'imprimait et se réimprimait avec des approbations multipliées !

« Paistre les porcs est aussi quand le putier est si folastrement et esperduement enamourache de sa vileine qu'il tasche de luy donner tel et autant de plaisir qu'elle veut et peut songer, comme pasture à une truye et quand la garse abandonnée rend toute peine de complaire à son muguet en toute meschanceté et de l'entretenir en toutes voluptez qu'elle sçait songer, plus studieuse en cela que le porcher à paistre ses porcs.

« Paistre les porcs ne seroit-ce point encore tomber en ces pechez ineffables que l'horreur et l'honneur ne

permettent de nommer, quelz furent jadis ceux de Sodome et ce genre de turpitude que les Grecs appellent *Glossopoiein*, esquelz tomberent aussi les payens, comme conte S. Paul en l'Epistre aux Romains, *Vide Catullum, Epigr. in Lesbium, Ausonium, epigr. de Castore et in Eunum.*

« Comme il n'est animal plus vilain que le porc, ne mestier plus abject que de porcher, ainsi il n'est espece plus enorme de paillardise en la nature humaine que celuy de l'invention de Sodome, ne plus execrable pecheur que le Sodomite. O porcs, ô porcs execrables, dignes que maintenant on les appelle encore fouilles-en-merde ainsi que les porcs! dignes de finir rostis par le feu, comme les porcs! Fy, fy, non plus de parolles de si enormes pecheurs... *Nemo illi dabat*. Ne Dieu, ne diable, ne les loix, ne la putain, ne son corps mesme, *nemo illi dabat*. Bien qu'ils fussent jour et nuict empeschés aux concours des dames et aux exercices impudics de la chair, ils restoient tousjours malcontents. D'aujourd'huy pensoient-ils ja au lendemain; ils n'en avoient jamais assés comme une Messaline qui *lassata quidem sed non satiata recessit*. Dieu ne leur permettoit quelquefois d'avoir ou d'abuser de celles qu'ils aimoient, estant icelles soubstraites et données aux autres. Ne le diable même qui a appris aux putains l'art de ne tousjours tout accorder à leurs muguets afin de leur donner du revenir. Non la putain mesme, qui par artifice ne veut quelquefois ce qu'elle veut, et qui, effrontée qu'elle soit, a tousjours un peu de front, pour n'accorder toutes et telles choses que les cupidités effrenées et aucuns hommes osent requerir. *Nemo illi dabat*...

ou meslé de gros esclats de sucre ; tu eusses bien voulu que ton gosier fust de la longueur de celuy de la grue pour te durer plus le plaisir de tes delices. Messe de chasseur et long disner te plaisoient à merveille. »



[redacted]

RARETÉS BIBLIOGRAPHIQUES.

RÉIMPRESSIONS FAITES, POUR UNE SOCIÉTÉ DE BIBLIOPHILES,

A CENT EXEMPLAIRES NUMÉROTÉS,

PLUS DEUX SUR PEAU VÉLIN ET QUATRE SUR PAPIER DE CHINE.

Exemplaire N° 65



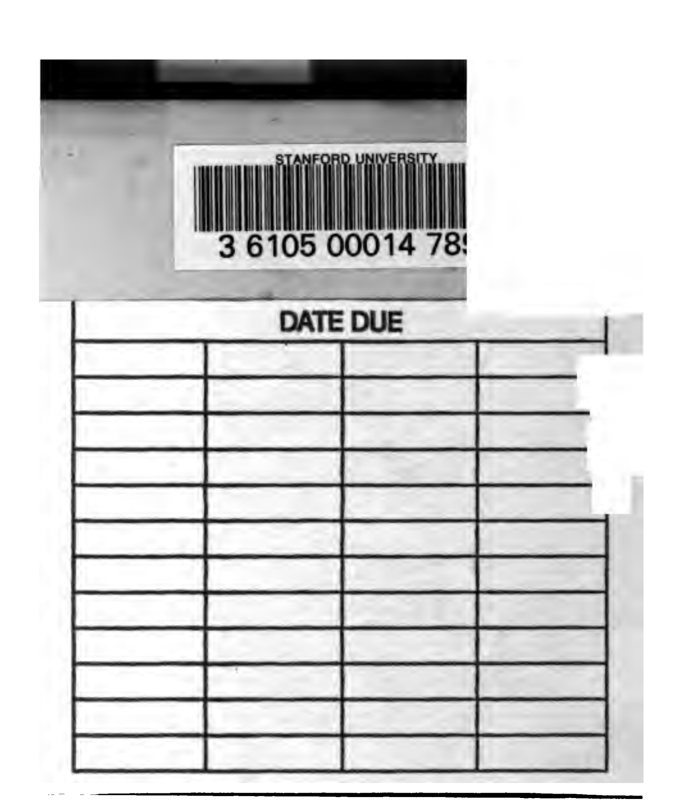
BRUXELLES,

IMPRIMERIE DE A. MERTENS ET FILS.

—

1863





STANFORD UNIVERSITY LIBRARIES
STANFORD, CALIFORNIA 94305-6004

